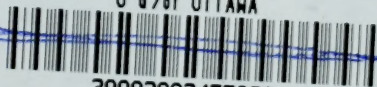
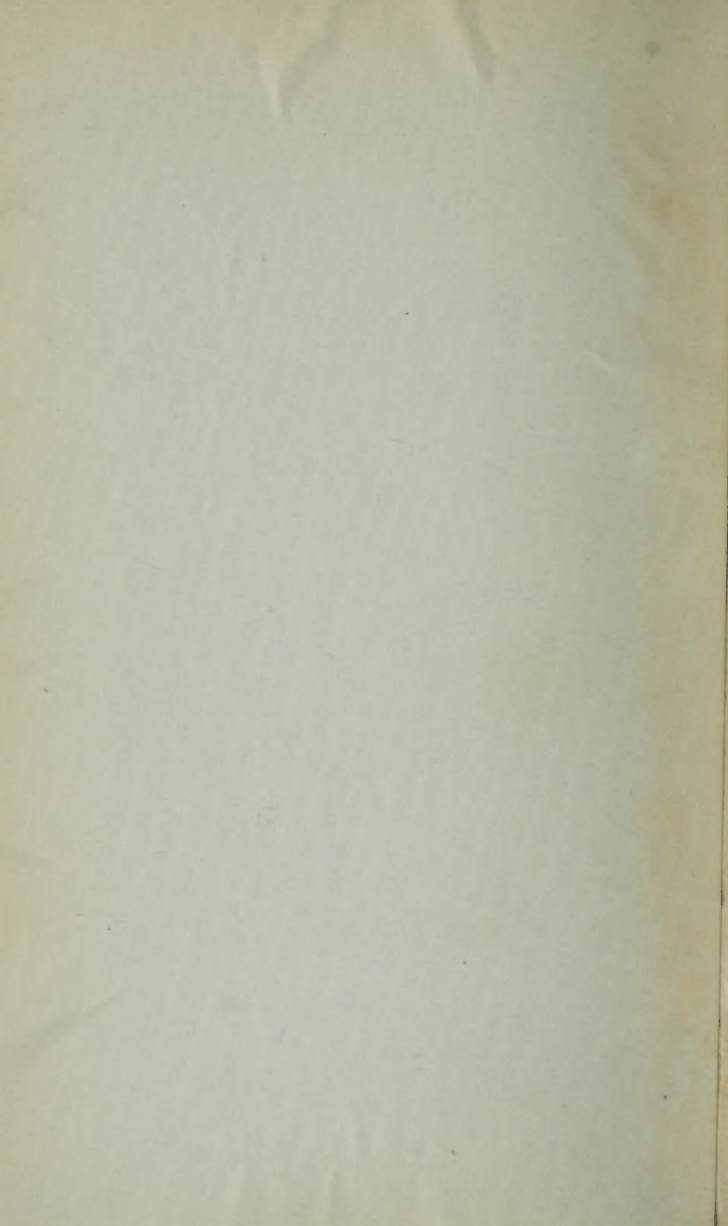


U d/of OTTAWA



39003003455986



*Sauville*









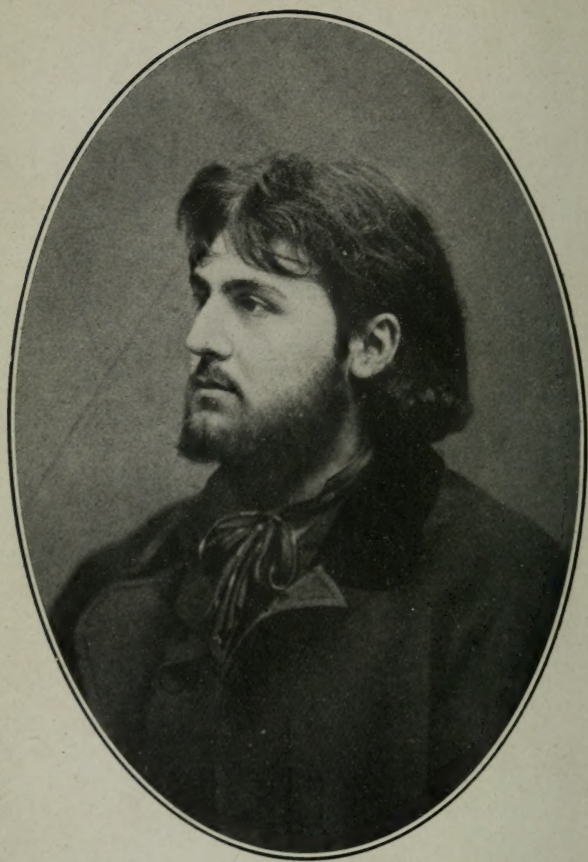


“ VALENTINES ,,









GERMAIN NOUVEAU

“ VALENTINES ”

ET

AUTRES VERS

PRÉFACE D'ERNEST DELAHAYE

DEUXIÈME ÉDITION

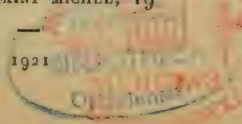
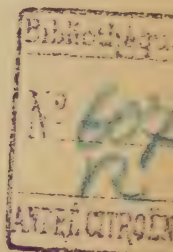


PARIS

ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR

SUCCESEUR DE LÉON VANIER

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

*20 exemplaires sur Chine et 480 exemplaires  
sur vélin pur fil. — Tous numérotés.*

N<sup>o</sup>



PO  
2627  
089V3  
-  
1921

## PRÉFACE





## PRÉFACE

*Vers la fin de 1873, Rimbaud, se déterminant à la vie errante qu'il devait mener jusqu'à sa mort, voulut revoir une dernière fois Paris, quelques heures. C'est ainsi que, rêvant et conduit par d'anciennes habitudes, il se trouva entré au Tabourey, installé à une table. Où il fut d'abord parfaitement seul. Non loin étaient des littérateurs, des artistes qui le reconnurent, se le désignèrent en prononçant des paroles de méfiance. Pourtant, parmi le groupe hostile,*

Un tout jeune homme épris de songes fabuleux <sup>(1)</sup>

*regardait, avec une curiosité trop vive pour n'être pas sympathique, « l'ours mal léché » qu'il était plus sage, disait-on, de laisser à l'écart. Et l'imprudent se leva, serra les mains des camarades, mais, au lieu de sortir, il se dirigea droit vers le buveur solitaire.*

*On ne supposerait pas, sans effort d'imagination, deux êtres plus différents de manières et d'aspect,*

(1) Théodore de Banville, dans *Véronique*, œuvre particulièrement aimée par Germain Nouveau.

bien qu'ils fussent à peu près du même âge. Pour être exact, disons que Rimbaud avait alors dix-neuf ans et Germain Nouveau vingt et un tout au plus. Le premier, sorte d'athlète paysan, figure rouge brique, tenue lourde et abandonnée, — Voir, du reste, le tableau célèbre de Fantin-Latour donné par Emile Blémont au Louvre, et l'on aura devant soi, très vivant, l'un des personnages de la scène ; — le second rappelant l'Hassan de Namouna, mais précisons que sa taille était d'un mètre soixante ou soixante et un, ce qui est plus avantageux tout de même que s'élever « à quelques pieds de terre », comme s'exprime Alfred de Musset.

Donc, type oriental, ce brun au teint mat, au nez arabe, et type non moins de notre midi ; car il y avait dans son allure je ne sais quelle nonchalance têtue, quelle vivacité coquette, l'une et l'autre se chassant réciproquement et dominant tour à tour ; le conflit régnait aussi dans ses yeux châtain clair aux cils noirs, qui tantôt s'assombrissaient de bouderie mélancolique et tantôt s'éclairaient de gaieté caressante.

Choisissant alors cette dernière expression, ils s'arrêtèrent, souriants, résolus, sur le maudit, tandis qu'accompagnant le dandinement capricieux du buste, la tête se penchait légèrement de côté avec cette grâce engageante qui lui était si personnelle, et que le bras court, au geste facilement joli, tendait une main demi-ouverte, ayant l'air de montrer quel-

que joyau rare, ou encore de mimer la fin d'une strophe savante et précieuse, ainsi qu'il arrive aux poètes quand ils ont le tempérament démonstratif :

— Arthur Rimbaud?...

Et de sa voix douce, quoique nerveuse, de sa voix chantante et grave, aux notes d'or, où l'accent très parisien se vanillait, pour ainsi dire, d'un tout petit peu de méridionalisme qui lui donnait une exquisité étrangement séduisante, voici qu'à l'auteur des *Chercheuses de poux* il déclare brièvement qu'il a lu ses vers, les admire, s'en est inspiré même, quelquefois.

Pareil à celui que l'on ferait se souvenir d'une sienne maladie guérie maintenant tout à fait, Rimbaud écoutait l'aimable garçon lui parler de poèmes. Il dit seulement :

— Prenez-vous quelque chose?...

Mais il éprouvait un honnête besoin de justification devant l'ami de rencontre, en sorte que, dès le second bock, il exposa son cas en toute sincérité. La poésie écrite ne lui disait plus rien : il préférait les voyages, était en route pour Londres. Il parla de l'Angleterre qu'il mettait au-dessus des autres pays civilisés : son peuple avait l'esprit plus large, plus réellement intelligent ; la vie, organisée avec une force et une logique supérieures, y offrait des satisfactions plus diverses. Rimbaud, sans recherche apparente, possédait une habileté prodigieuse à trouver le détail probant, et ainsi un pouvoir de persuasion auquel on ne résistait pas. Germain Nouveau cria tout de suite :

— *Quand partez-vous ?*

— *Demain.*

— *Nous partons ensemble !*

— *Cela ne me gêne en aucune façon, mais je dois vous prévenir qu'il y aura peut-être de la misère....*

*L'enfant du midi jeta en arrière sa tête brune à barbe soyeuse, il secoua ses épaules, fit du bras arrondi un mouvement d'insouciant bravade.*

*En somme, n'était-ce pas pour lui l'instant de mettre en action le vers de Bateau ivre :*

*Plus léger qu'un bouchon, j'ai dansé sur les flots ?...*

*Depuis quelques années orphelin, puis détenteur d'un baccalauréat, tous comptes de tutelle lui ayant été rendus, bientôt démuné d'une première portion de son petit héritage, puisqu'il l'avait rapidement dépensée en grand seigneur du quartier latin, il partageait avec Rimbaud l'inaptitude absolue à concevoir l'utilité d'une ambition quelconque et la nécessité de ce qui s'appelle communément une carrière. On est littérateur, on eut l'esprit nourri de romans merveilleux et de poésie épique, on ne peut accepter la vie autrement, parce que, alors, elle ne vaudrait pas d'être vécue ; et puis, après tout, on ne fait pas même de choix, c'est la vie elle-même qui refuse bel et bien de se présenter sous ses côtés pratiques et raisonnables : irresponsabilité évidente, innocence incontestable des vrais aventureux.*

*Je dois ajouter que si Germain Nouveau prenait*



subitement la résolution de suivre l'homme légendaire qui avait, disait-on, « perdu Verlaine », c'était un peu, et même beaucoup, parce qu'on venait de le lui signaler comme un être néfaste. L'auteur des *Valentines* n'était pas contrariant, il avait plutôt un esprit d'opposition tranquille, souriante, et, parfois, gracieusement ironique. Cela venait du besoin constant de construire ses idées en faisant « le manoir à l'envers », aussi d'une tendance perpétuelle à chercher un autre aspect des choses : d'abord par crainte, assez légitime, de l'erreur, puis par le désir, peut-être dominant, que de nouvelles conceptions fussent plus amusantes que les premières. Il pouvait arriver qu'un peu de douce amertume contribuât à ce travail de subversion intellectuelle. Par exemple, s'il venait à remarquer dans la rue que les chevaux trottaient, que les piétons semblaient affairés, il s'en étonnait avec dédain : « Pourquoi tous ces gens qui se hâtent ?... Ne va-t-on pas toujours assez vite ?... C'est donc bien beau, ce qui est au bout ? C'est donc bien utile, ce que l'on va faire ?... » Et joyeux de sa trouvaille, il ralentissait le pas à l'instant même, s'abstenant pourtant de s'arrêter aux étalages, pour peu que la pensée lui vînt que l'on connaît tout, qu'il n'y a plus rien à voir... sinon des singularités — échappant aux yeux du vulgaire — chez les jeunes femme, qu'il rencontrait. Supposons que ses amis, au lieu de « chiner » Rimbaud, l'eussent porté aux nues, il aurait pensé : « Puisque cet homme a tant d'admi-

rateurs, n'est-il pas plus simple de le laisser dans la solitude?... »

Ce qu'il aurait expliqué abondamment et d'une façon charmante. Car ses paradoxes portaient généralement de cet appel à la simplicité, et le simple, pour lui, était le contraire de ce que dit et fait le commun des mortels — en quoi il tombait souvent fort juste. — Mais, de temps en temps, le simple apparaissait à Germain Nouveau comme le devoir de se livrer sans aucune réserve à tout emballement héroïque, et c'est à moitié au moins pour cette raison qu'il partit avec le « monstre ».

Les simplicités que London impose aux gens qui viennent y gagner leur pain sont plutôt brutales, et assez nombreuses pour former un total complexe. Il y connut la boue des lanes, les soupentes dans les attics, les repas composés d'une slice of plumcake trempée dans une cup of tea, coûtant deux sous parce que c'est du thé ayant passé déjà dans une douzaine de kettles et parfumé des centaines de cups. Il trouva simple de travailler avec Rimbaud chez un fabricant de boîtes, ne comprit pas la simplicité du patron qui lui rognait sur son salaire quotidien le prix de la marchandise gâchée, suivit les conseils de Rimbaud, placé ensuite dans l'enseignement, et qui l'engageait à faire de même, en lui désignant une agence; mais sa manière simpliste de remplir ses fonctions fut une cause d'ébahissements inquiets pour le teacher, autant que pour le pla-

cier quand il vint lui demander un nouvel emploi.

Dans le courant de l'année suivante, il perdait de vue son compagnon parti pour l'Allemagne. Au printemps de 1875, il était à Bruxelles où Verlaine lui envoyait quelques manuscrits de la part de Rimbaud vu à Stuttgart. Dès lors, échange de lettres, liaison amicale qui va durer très longtemps, qui produira entre ces deux poètes également expansifs une communication réciproque de vie mentale, et, pour commencer, ramène Germain Nouveau en Angleterre. Mais laissons parler l'auteur de Dédicaces :

Ce fut à Londres, ville où l'Anglaise domine,  
Que nous nous sommes vus pour la première fois,  
Et dans King's cross, mêlant ferrailles, pas et voix,  
Reconnus dès l'abord sur notre bonne mine.

Puis la soif nous creusant à fond comme une mine,  
De nous précipiter, dès libres des convois,  
Vers des bars attractifs comme les vieilles fois,  
Où de longues misses, plus blanches que l'hermine,

Font couler l'ale et le bitter dans l'étain clair  
Ou le cristal chanteur et léger comme l'air...

Ce King's cross nous dit assez que l'assistant de W. Andrews arrivait bien du Lincolnshire et ne pouvait plus sûrement donner rendez-vous qu'à la gare terminus du Great northern railway. J'ai marqué les vers où Verlaine, par un procédé affectueux qui n'est pas rare en ses sonnets dédiés, a voulu faire

vivre quelque chose de l'ami et nous convier à entendre celui-ci causant et chantant. Les deux premiers soulignés sont des « mots » de Germain Nouveau, les derniers visent à imiter son style. C'est voulu, mais si l'on compare les poésies éditées une première fois sous le nom d'Humilis avec *Amour, Bonheur, Liturgies intimes*, on surprendra de part et d'autre plus d'un réminiscence. Beaucoup de ces vers, en effet, appartiennent à la même époque et les deux poètes se lurent ou se communiquèrent la plus grande partie de ce qu'ils écrivaient. On sait combien est fréquent ce phénomène d'influence parmi les intelligences très réceptives, que l'amitié rapproche temporairement. Ne nous arrive-t-il pas de nous demander lequel, d'Hugo, de Vigny, de Sainte-Beuve, a trouvé le premier certaines choses ?

Volontiers Germain Nouveau adoptait la théorie du moindre effort quand il s'agissait de « la matérielle ». Il éprouvait un mépris si convaincu, si tranquille, si complet à l'égard de tout travail qui n'est pas celui d'un artiste ou d'un homme de lettres, que, quand il fallait à toute force trouver un lit et se procurer de la nourriture, il prenait le parti, pour ne pas chercher davantage, d'imiter tout bonnement un ami quelconque, s'attribuant comme récompense le mérite de faire une concession et de sacrifier son esprit d'opposition ordinaire. Il avait accepté le système de Rimbaud qui s'engagea comme professeur dans une école anglaise ; il consentit aussi à suivre

*l'exemple de Verlaine et tenta un second essai pour acquérir les aptitudes pédagogiques, au moins provisoires, auxquelles on doit le vivre et le couvert. Cette nouvelle expérience ne fut pas heureuse. Il la renouvela encore, pourtant, mais cette fois sur le territoire français, à Charleville, patrie de Rimbaud qu'il espérait sans doute y voir un jour apparaître. Maintenant il se sentait plus d'aplomb, ou, si l'on veut, plus chez lui que dans la positive Angleterre, et l'aventure se pare de quelque fantaisie (1875).*

*Le directeur de l'institution, voyant un monsieur fort lettré, ayant l'air extrêmement sérieux, parlant avec une dextérité merveilleuse, une correction parfaite, une autorité calme et paraissant indémontable, lui confie les élèves de la première étude. Mais M. Germain — c'est sous ce nom qu'il s'est présenté... pourquoi ?.. il eut toujours ce tic des pseudonymes — M. Germain ne va pas « faire le pion », et se conduire avec des jeunes gens, qui lui semblent studieux, comme avec de pauvres moutards. Ils préparent des examens, ils « piochent » — suivant leur dire, — ils croient avoir besoin de distractions : dam ! si quelques uns quittent le dortoir aussi tôt le gaz en veilleuse, et descendent l'escalier à pas de loup, et vont au café, ou même plus loin, et quand ils rentrent, un peu avant l'aube, ont l'idée d'offrir un punch à leurs condisciples, sans oublier le surveillant, celui-ci trouve qu'il est plus simple de ne pas s'alarmer, et, au contraire, de prendre part à ces joyeu-*



setés juvéniles. Innocentes non moins, a-t-il pensé, leurs grosses pipes fumées en cour de récréation. Si le directeur, venu là tout à coup, dit à M. Germain : « Ne remarquez-vous pas que l'on sent une odeur comme de tabac brûlé ? » Monsieur Germain — qui a les mains derrière le dos et vient de glisser dans sa manche la cigarette qu'il jugeait tout simple de griller lui aussi — répond avec sang froid : « C'est vrai, cela sent la fumée, et pourtant... je ne vois personne qui fume ! » Le directeur n'est pas dupe ; il sait qu'il faut en passer aux grands élèves et que l'on ne remplace pas tout de go un maître même qui en prend à son aise. Bientôt la première étude est devenue un pur beuglant. M. Germain trouverait cela encore assez simple ; mais les chansons et les cris d'animaux peuvent s'entendre au dehors ; il a une responsabilité, après tout ; on le paie pour maintenir un certain ordre : il frappe donc, avec une clef, sur son pupitre. Les élèves n'y prennent point garde, il se fâche pour tout de bon : les élèves estiment, et le laissent voir, que cette colère est de mauvais goût. Il ne perd pas de temps à déplorer leur ingratitude, il conclut que son rôle est terminé, il s'en va.

Et bientôt recevant une autre part de son héritage, ayant devant lui une nouvelle période d'insouciance, il peut revenir à Paris, s'y fixer. (Nous avons de lui, adressée à Verlaine, une lettre datée d'octobre 1875 ; il envoie des vers : Toto, Mendiants, La dompteuse).

C'est à ce moment qu'il connaît tout le monde. On

a vu de quelle façon joliment directe il s'était présenté à Rimbaud. Rien n'était plus facile, c'est vrai, celui-ci étant le moins étonné des hommes, et, si quelquefois taquin, lorsque familier, ne débutant jamais, en les pires circonstances, par de la mauvaise humeur. Avec n'importe quel peintre, sculpteur, poète, journaliste ou romancier — leurs caractères sont variés, peuvent être variables — notre provençal <sup>(1)</sup> réussissait de même. La défiance et la maussaderie tombaient devant cette aisance singulière, que personne, je crois, n'eut comme lui, cette bonhomie désinvolte alliée à une politesse aristocratique, cette faculté d'éviter sans effort jusqu'à l'ombre de l'indiscrétion, cette gaieté fine aux mots savoureusement imprévus, cette ivresse légère de l'esprit, cet enthousiasme, par moments, si chaud et si communicatif, cet air de gentille indépendance ayant l'évident parti pris de rester amicale, cette grâce du geste, cette adaptation merveilleuse du ton, cette vivacité jamais bruyante, cette facilité miraculeuse d'élocution, qui lui permettait d'être élégant sans afféterie, candide et raffiné, grammatical au point qu'il aurait pu passer pour l'inventeur de la langue, enfin qui en faisait un causeur étincelant mais sans venin, l'ironie, quand elle avait lieu, s'accompagnant d'un irrésistible besoin de bienveillance, qui, sans doute, venait d'un besoin de plaisir.

(1) Né à Pourrières (Var)

*Enumérant les milieux où il fréquentait, j'ai nommé les peintres. Lui-même peignait avec talent. Un poème d'Amour est consacré au Christ de Saint-Géry,*

*Ce vrai christ catholique éperdu de bonté,*

*qu'il fit pendant les vacances de 1877, alors qu'il était à Arras l'hôte de M<sup>me</sup> Verlaine et de son fils. L'expression « copie exquisite » n'est pas un terme de complaisance. Germain Nouveau, par l'influence de son ami, revenait à la foi, aux pratiques du catholicisme, et le crucifix distingué en cette vieille église par ses yeux d'artiste et de poète, il l'avait reproduit, vraiment, avec toute son âme.*

*C'est peu après — nous étions en correspondance depuis plusieurs mois — que je le rencontrai à Paris, dans un hôtel de la rue des Boulangers. Il y avait pour voisins de table, et pour amis, Jean Richepin et Raoul Ponchon. Quand il fut au bout de son rouleau, ce qui ne tarda guère, il se décida à imiter un camarade et accepta l'emploi d'expéditionnaire au ministère de l'Instruction publique.*

*En cette vieille maison de la rue de Grenelle qui appartint jadis au comte de Rochechouart, puis au duc de Castiglione, puis à M<sup>me</sup> Swetchine, avant de voir s'accumuler dans ses combles, à ses étages, dans ses dépendances, tant de papiers remués sans cesse ou dormant d'un profond sommeil, il suivait ou précédait de bien peu une invasion de littérateurs : Guy de*

*Maupassant, Paul Ginisty, Paul Margueritte, Henri Mornand, Jules Case, Antony Blondel, Léopold Laluyé, Georges Izambard, de Moncorin, Jules Adenis, Armand Charpentier, Gabriel Sarrazin, Fernand Bessier, Ed. de Goyon, Auguste Génères, R. de Saint-Arroman* <sup>(1)</sup>... Quelques uns y restèrent, d'autres ne firent que traverser pour ainsi dire ; mais il s'y lia avec *Léon Dierx, avec Camille de Sainte-Croix, Henry Roujon, le peintre Billotte, le poète et patriarche catharin Fabre des Essarts, aussi avec Armand Dartois, le juriste Maurice Garreau, son bienfaiteur constant aux jours de misère, et avec cet imaginaire si curieux, si chercheur, si audacieux, ce vibrant et vaillant poète Léonce de Larmandie, qui l'adopta d'une affection fraternelle, admirative, dévouée, obstinée jusqu'à la fin... et malgré tout.*

Comme conditions de travail, Germain Nouveau tombait assez bien. L'opinion publique n'obtenant pas encore ces « compressions budgétaires » qui suppriment de petits traitements afin d'augmenter les gros, on était assez nombreux dans les services pour que leur fonctionnement fût souple et aisé. Le 2<sup>e</sup> bureau de l'Enseignement secondaire avait pour chef M. Graziani, homme d'une mémoire prodigieuse qui savait par cœur le personnel entier des lycées et collèges, et administrateur de vieille école, très poin-

(1) En attendant la brillante génération des Amédée Rouquès, des Maurice Guyot, des Pierre Benoît...

*tilleux sur la tenue des dossiers où pas une feuille ne devait dépasser l'autre, mais moraliste ironique et indulgent qui comprenait les retards du matin, la précipitation à se sauver dès quatre heures moins cinq, même, par ci par là, des absences totales — à condition, par exemple, qu'elles fussent dûment excusées sur du papier à lettre cacheté et confié à la poste, — parce que cet invétéré parisien se plaisait à penser, en riant dans sa barbe grise, qu'il y avait sous roche quelque petite histoire à la Paul de Kock... où lui-même se sentait rajeunir. Le bureau occupait une demi-douzaine d'employés subalternes. Dans la petite pièce où notre fantaisiste besognait sans faire de zèle, bien entendu, son « compagnon de chaîne » était Léopold Lemaire (1), lettré savant, fin, spirituel et doux, travailleur assidu et souffrant du travail à cause d'une imagination trop aimable, trop fleurie pour s'accommoder aux nécessités rigoureuses de la précision administrative, adorablement poli et patient, d'une inlassable gaieté paisible, voilée, on aurait dit, d'inquiétude — peut-être parce qu'il devait mourir jeune — le bon Lemaire, que l'on eût pu surnommer, et plus justement, je parie, que l'empereur Titus, *deliciæ generis humani*.*

*Germain Nouveau ne pouvait donc pas compter parmi les damnés de la société moderne, et si on lui*

(1) Fils de l'inspecteur général Hector Lemaire qui eut grande réputation dans la vieille université.



avait soudain notifié que ses appointements de deux mille quatre venaient d'être portés à six mille, je crois qu'il aurait trouvé cela très simple, et loué — sobrement — le ministère de l'Instruction publique dont, au reste, il ne se plaignit jamais.

Les relations continuaient avec Verlaine. Ce dernier, l'ayant reçu à Arras, devait nécessairement l'inviter dans sa ferme ardennaise.

En 1880, Germain Nouveau passe une bonne partie de son congé annuel à Juniville où il souffrit terriblement d'une carie dentaire qui lui suggéra cet axiome — renouvelé, sans qu'il s'en doutât, de certaine philosophie allemande — : « On cherche le bonheur... je le connais, c'est de n'avoir plus mal aux dents ». Mais la cruelle odontalgie ne l'avait point paralysé pendant ces trois semaines, car il put y faire un tableau bien caractéristique de son genre si spécial d'originalité : un portrait que Verlaine a glorifié en termes attendris, celui de Lucien Léti-nois.

Il faut dire que Nouveau était à cette époque singulièrement intransigeant sur les droits de l'artiste : le modèle appartenait au peintre, celui-ci en faisait tout bonnement ce qui lui convenait, ne cherchant que la joie des yeux et non cette vulgarité que les bourgeois appellent ressemblance. De sorte que, raffolant alors de Tiziano Vecelli, aussi de quelques Espagnols, admirateur de Fragonard, épris en même temps d'art impressionniste, il avait imposé à Lu-

cien Létinois, jeune homme aussi châtain que lui-même, une chevelure blond vénitien, avec le nez de François 1<sup>er</sup> — par la seule raison que cette forme de nez plaisait à lui, Nouveau, — et puis un teint non bruni comme il arrive aux grands garçons vivant à la campagne, mais pareil à cette nacre rose des petites princesses dodues, coiffées d'or et de feu, que peignit Velasquez. Pour l'ensemble un très réduit minimum de modelé, le relief étant chose brutale et nos yeux voulant être frappés moins des formes que des couleurs. La seule concession faite concernait l'expression qui était en vérité « parlante ». Cela rassurait les parents plutôt déconcertés, d'abord, par ce portraitiste venant leur dire : « Vous avez eu tort de désirer un brun ! » Je crois voir encore le regard timide, interrogateur, que m'adressait la bonne M<sup>me</sup> Létinois, quand, l'année d'après, je fus mis en présence de cette œuvre si autoritaire. J'entends ses « Oui !... son air, là !... son air... alors ça... tout de même... oui... c'est ben not' Lucien !... » Et il semble que Verlaine ait voulu reproduire en partie les observations maternelles, qui répondaient si bien à sa propre sensibilité :

Ce portrait qui n'est pas ressemblant,  
 Qui fait roux tes cheveux noirs plutôt,  
 Qui fait rose ton teint brun plutôt,  
 Ce pastel, comme il est ressemblant !  
 Car il peint la beauté de ton âme,  
 La beauté de ton âme un peu sombre,

Mais si chère au fond, que sur mon âme,  
Il a raison de n'avoir pas d'ombre.

Amour, Lucien Létinois. (XVII)

*Dans le même temps, Germain Nouveau écrivait ces beaux poèmes catholiques plus tard publiés sous le nom d'Humilis. Il m'en lut une partie — notamment Les Cathédrales — vers 1880. Il essaya, sans succès, de les faire éditer par la maison Palmé. A partir de 1881, il a pris pied dans la notoriété littéraire ; bientôt le Figaro, le Gaulois publieront ses chroniques signées Jean de Noves.*

*Pourtant son caractère, par moments, s'assombrissait, devenait singulier au point d'étonner ses amis, puis retournait à une amabilité délicieuse qui durait un jour, disparaissait le lendemain, revenait la semaine suivante, pas toujours si tôt, avec des intervalles très inégaux de taciturnité morose. Le cours des idées n'était pas pour cela ralenti, mais il faisait des sauts de chèvre, comme l'humeur dont il suivait les changements. Ces anomalies étaient la conséquence d'une progressive altération de l'état général due à quelque faiblesse physiologique, hérédité morbide — sa pauvre mère étant morte de phtisie — dont seul de la famille il portait le poids, et qui devait se manifester chez lui, ainsi que souvent il arrive, en d'autres parties de l'organisme. On en découvre l'influence dans ce recueil des Valentines, qui contient de si jolies choses, d'une originalité si*

*piquante, d'un art si personnel, si souple, si alerte, si puissant, et où surgissent parfois, comme foudroyantes, des bizarreries tellement rudes. Ainsi l'âme humaine : elle ressemble à la vague, s'élançe en haut, se précipite en bas ; mais étant toujours l'âme ; et ici, cas plus effrayant, c'est une âme de poète.*

*Vers 1885, il a quitté le ministère de l'Instruction publique, il prépare le certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin, obtient ce diplôme avec facilité, est successivement professeur au collège de Bourgoin, à celui de Remiremont, au lycée Janson-de-Sailly. C'est là, en pleine classe (1891), que le mal, qui couvait depuis plusieurs années, éclate, le terrasse.*

*Après plusieurs mois de traitement à Bicêtre, puis une période de vague bohème où il ne faisait plus que de la peinture, enfin un dernier essai d'enseignement au collège de Falaise (1897), il vécut en chrétien austère, il s'efforça d'avoir et garder en son âme le grand courant d'air frais de la pureté absolue, il poussa la piété jusqu'à l'ascétisme, ne voulut plus dormir dans un lit, mais sur le carreau des mansardes, le sol nu des granges, prit pour modèle saint Labre, qu'il avait chanté autrefois, dont il adopta scrupuleusement, pendant près de vingt années, le genre de vie si humble, et désirant imiter mieux encore l'« ange d'Amette », fit à pied, se nourrissant du pain de l'aumône, trois longs pèlerinages : deux à Rome, le dernier à Saint-Jacques de Compostelle. Si l'on se reportait aux Acta sanctorum, ne trouve-*

---

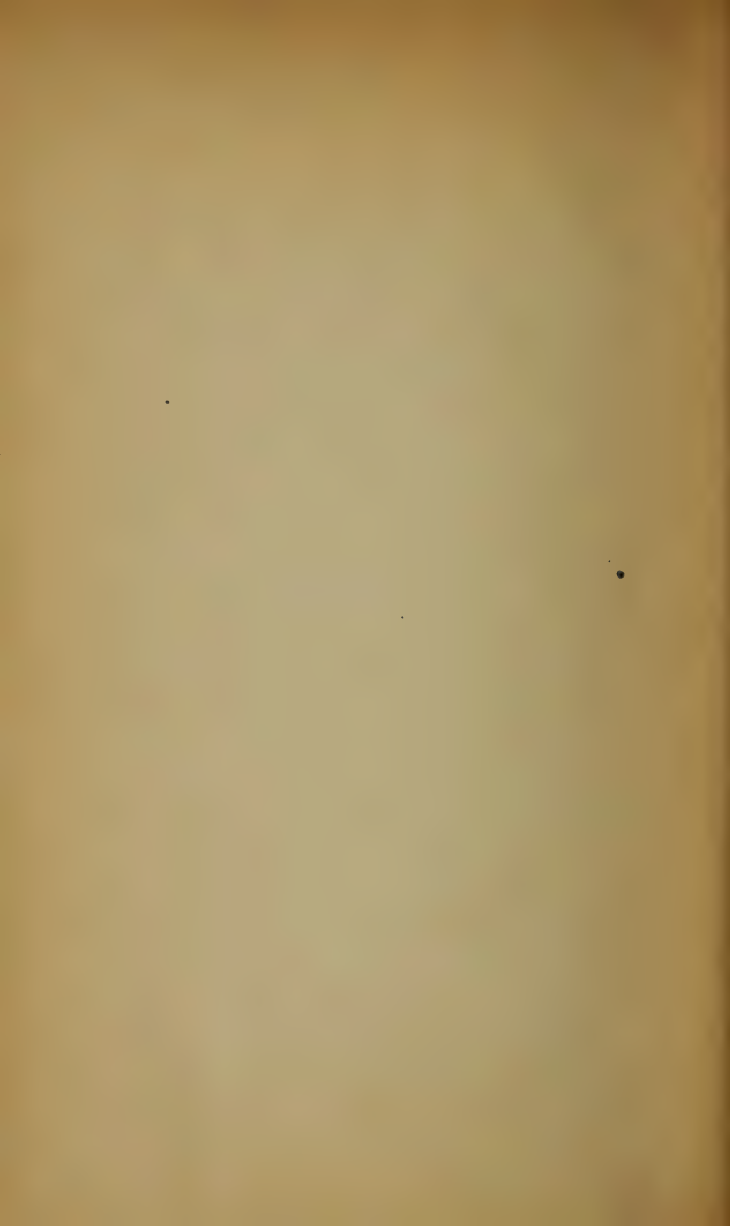
*rait-on pas des irréguliers de cette sorte et de cet aboutissement ? Le pécheur des Valentines revenu aux sentiments d'« Humilis », retourné au nid après sa vie étrange, mort « en ce lieu de Porrière » — à 68 ans —, n'a-t-il pas, autant qu'il lui était possible, et par lettres et par discours aux anciens amis, aux passants mêmes, usé sa vieillesse à littéralement prêcher l'expiation, le repentir, la pénitence, comme il répétait sans cesse avec une obstination qui bravait toutes les risées ? N'a-t-il pas fini dans l'état le plus proche de la complète innocence, qui plaît à Dieu !*

ERNEST DELAHAYE.





“ VALENTINES „



## AVANT-PROPOS

Vous savez comme moi, Madame,  
Que Platon met hors des cités  
Le Poëtastre qui déclame  
Des blagues trop fortes pour l'âme  
Amoureuse de vérités ;

Oui, Tu le sais, oui, ma Mignonne.  
Platon eût bien transbahuté  
Le Pédantisme qui se donne  
Pour plus beau, l'Amour s'en étonne  
Que la pure simplicité ;

Tu sais le grec... si... comme un ange,  
Et que loin de toute Cité  
Platon met le rhéteur étrange  
Que son propre mensonge mange  
Jusqu'à... la préciosité.

Hé, bien ! je poursuis la chimère  
De vous chanter en bon français,  
Qui ne dis pas : j'aime ma mère !  
Tout en respectant la grammaire,  
Si je veux avoir du succès ;

Vais-je, avec l'œuvre que je crée,  
Passer pour un menteur aussi ?  
Ah ! mon âme en serait navrée !  
Non pour moi, ma Femme Adorée !  
Pour moi, je n'en ai point souci.

C'est pour Vous, dont je chante l'Ame,  
L'Esprit, même un peu le Baiser,  
Le Cœur tel qu'un Soleil enflamme !  
Ce serait dommage, Madame,  
Que le monde allât supposer...

Platon verra, lui, si j'invente,  
Si je dis rien d'exagéré...  
Ma poésie est ta servante ;  
Oui, ma Mignonne si savante,  
Près de Toi, je suis inspiré !

Pour perpétuer la mémoire  
De votre suprême Beauté,  
Que n'ai-je une lyre en ivoire,  
Le plus éclatant sur la noire  
Et toujours jeune Antiquité !

Oui. pour bien célébrer la fête,  
Finissant... au bout de tes doigts,  
De ton corps de Femme parfaite,  
Et la noblesse de ta tête  
Et la puissance de ta voix ;

Que n'ai-je la lyre d'un Homme  
Connu de tout votre salon,  
Qu'avant même d'avoir vu Rome,  
Le premier prix des Beaux-Arts nommé  
Phœbus... oui Phœbus-Apollon !

J'en pincerais fort à mon aise,  
Sans savoir en jouer du tout...  
Et ça ferait mieux qu'une chaise  
Dans la République Française  
Où, ce me semble, on dort debout.

## LA RENCONTRE

Vous mîtes votre bras adroit  
Un soir d'été, sur mon bras... gauche.  
J'aimerai toujours cet endroit,  
Un café de la Rive-Gauche ;

Au bord de la Seine, à Paris :  
Un homme y chante la Romance  
Comme au temps... des lansquenets gris ;  
Vous aviez emmené Clémence.

Vous portiez un chapeau très frais  
Sous des nœuds vaguement orange,  
Une robe à fleurs... sans apprêts,  
Sans rien d'affecté ni d'étrange ;

Vous aviez un noir mantelet,  
Une pélerine, il me semble,  
Vous étiez belle, et... s'il vous plaît,  
Comment nous trouvions-nous ensemble ?



---

J'avais l'air, moi, d'un étranger,  
Je venais de la Palestine  
A votre suite me ranger,  
Pélerin de ta Pélerine.

Je m'en revenais de Sion,  
Pour baiser sa frange en dentelle,  
Et mettre ma dévotion  
Entière à vos pieds d'Immortelle.

Nous causions, je voyais ta voix  
Dorer ta lèvre avec sa crasse,  
Tes coudes sur la table en bois,  
Et ta taille pleine de grâce ;

J'admirais ta petite main  
Semblable à quelque serre vague,  
Et tes jolis doigts de gamin,  
Si chics ! qu'ils se passent de bague ;

J'aimais vos yeux, où sans effroi  
Battent les ailes de votre Ame,  
Qui font se baisser ceux du roi  
Mieux que les siens ceux d'une femme ;

Vos yeux splendidement ouverts  
Dans leur majesté coutumière...  
Etaient-ils bleus ? Etaient-ils verts ?  
Ils m'aveuglaient de ta lumière.

Je cherchais votre soulier fin,  
Mais vous rameniez votre robe  
Sur ce miracle féminin,  
Ton pied, ce Dieu, qui se dérobe !

Tu parlais d'un ton triomphant,  
Prenant aux feintes mignardises  
De tes lèvres d'amour Enfant  
Les cœurs, comme des friandises.

La rue où rit ce cabaret,  
Sur laquelle a pu flotter l'Arche,  
Sachant que l'Ange y descendrait,  
Porte le nom d'un patriarche.

Charmant cabaret de l'Amour !  
Je veux un jour y peindre à fresque  
Le Verre auquel je fis ma cour.  
Juin, quatre-vingt cinq, minuit... presque.

## LA MAXIME .

La Rochefoucauld dit, Madame,  
Qu'on ne doit pas parler de soi,  
Ni?.. ni?.. de?.. de?.. sa?.. sa?.. sa femme.  
Alors, ma conduite est infâme,  
Voyez, je ne fais que ça, moi.

Je me moque de sa maxime.  
Comme un fœtus dans un bocal,  
J'enferme mon « moi » dans ma rime,  
Ce bon « moi » dont me fait un crime  
Le sévère Blaise Pascal.

Or, ce ne serait rien encore,  
On excuse un... maudit travers ;  
Mais j'enferme Toi que j'adore  
Sur l'autel que mon souffle dore  
Au Temple bâti par mes vers ;

Sous les plafonds de mon Poëme,  
Sur mes tapis égyptiens,  
Dans des flots d'encens, moi qui T'aime,  
Je me couche auprès de Toi-même  
Comme auprès du Sphinx des Anciens ;

Tel qu'un Faust prenant pour fétiche  
L'un des coins brodés de tes bas,  
Je Te suis dans chaque hémistiche  
Où Tu bondis comme une biche,  
La Biche-Femme des Sabbats ;

Comme pour la Sibylle à Cumes,  
Mon quatrain Te sert de trépied,  
Où, dans un vacarme d'enclumes,  
Je m'abattraï, couvert d'écumes,  
Pour baiser le bout de ton pied ;

A chaque endroit de la césure,  
D'un bout de rythme à l'autre bout,  
Tu règues avec grâce et sûre  
De remplir toute la mesure,  
Assise, couchée, ou debout.

Eh, bien ! j'ai tort, je le confesse :  
On doit, jaloux de sa maison,  
N'en parler pas plus qu'à la mess ☪  
Maxime pleine de sagesse !  
J'ai tort, sans doute... et j'ai raison.

Si ma raison est peu touchante,  
C'est que mon tort n'est qu'apparent :  
Je ne parle pas, moi, je chante ;  
Comme aux jours d'Orphée ou du Dante,  
Je chante, c'est bien différent,

Je ne parle pas, moi, Madame.  
Vous voyez que je n'ai pas tort,  
Je ne parle pas de ma femme,  
Je la chante et je clame, clame,  
Je clame haut, sans crier fort.

Je clame et vous chante à voix haute.  
Qu'il plaise aux cœurs de m'épier,  
Lequel pourra me prendre en faute ?  
Je ne compte pas sans mon hôte,  
J'écris « ne vends » sur ce papier.

J'écris à peine, je crayonne.  
Je le répète encor plus haut,  
Je chante et votre Ame rayonne.  
Comme les lyres, je résonne,  
Oui... d'après La Rochefoucauld.

Ah ! Monsieur !.. le duc que vous êtes,  
Dont la France peut se vanter,  
Fait très bien tout ce que vous faites ;  
Il dit aux femmes des poètes :  
« Libre aux vôtres de vous chanter !

Dès qu'il ne s'agit plus de prose,  
Qu'il ne s'agit plus des humains,  
Au Mont où croît le Laurier-Rose,  
Qu'on chante l'une ou l'autre chose,  
Pour moi, je m'en lave les mains. »

Donc, sans épater les usages,  
Je ferai, Madame, sur Vous  
Dix volumes de six cents pages,  
Que je destine... pas aux sages,  
Tous moins amoureux que les fous.

Pour terminer, une remarque,  
(Si j'ose descendre à ce ton,  
Madame), après, je me rembarque,  
Et je vais relire Plutarque  
Dans le quartier du Panthéon :

Sans la poésie et sa flamme.  
(Que Vous avez, bien entendu)  
Aucun mortel, je le proclame,  
N'aurait jamais connu votre âme,  
Rose du Paradis Perdu ;

Oui, personne, dans les Deux-Mondes,  
N'aurait jamais rien su de Toi,  
Sans ces... marionnettes rondes,  
Les Vers bruns et les Rimes blondes,  
Mais, oui, Madame, excepté moi.



## LE PORTRAIT

Depuis longtemps, je voudrais faire  
Son portrait, en pied, suis-moi bien :  
Quand elle prend son air sévère,  
Elle ne bouge et ne dit rien.

Ne croyez pas qu'Elle ne rie  
Assez souvent, alors, je vois  
Luire un peu de sorcellerie  
Dans les arcanes de sa voix.

Impérieuse, à n'y pas croire !  
Pour le moment, pour son portrait,  
(Encadré d'or pur, sur ivoire)  
Plus sérieuse... qu'un décret.

Suivez-moi bien : son Ame est belle  
Autant que son visage est beau,  
Un peu plus... si je me rappelle  
Que Psyché se rit du Tombeau.

Tout le Ciel est dans ses prunelles  
Dont l'éclat... efface le jour,  
Et qu'emplissent les éternelles  
Magnificences de l'Amour ;

Et ses paupières sont ouvertes  
Sur le vague de leur azur,  
Toutes grandes et bien mieux, certes,  
Que le firmament le plus pur.

L'arc brun de ses grands sourcils, digne  
De la flèche d'amours rieurs,  
Est presque un demi-cercle, signe  
De sentiments supérieurs.

Sans ride morose ou vulgaire,  
Son front, couronné... de mes vœux,  
En fait de nuages n'a guère  
Que l'ombre douce des cheveux.

Quand elle a dénoué sa tresse  
Ou flottent de légers parfums,  
Sa chevelure la caresse  
Par cascades de baisers bruns,

Qui se terminent en fumée  
A l'autre bout de la maison,  
Et quand sa natte est refermée  
C'est la plus étroite prison.

Le nez aquilin est la marque  
D'une âme prompte à la fureur,  
Le sien serait donc d'un monarque  
Ou d'une fille d'empereur ;

Ses deux narines frémissantes  
Disent tout un trésor voilé  
De délicatesses puissantes  
Au fond duquel nul est allé.

Ses lèvres ont toutes les grâces  
Comme ses yeux ont tout l'Amour,  
Elles sont roses, point trop grasses,  
Et d'un spirituel contour.

Ho, ça ! Monsieur, prenez bien garde  
A tous les mots que vous jetez,  
Son oreille fine les garde  
Longtemps, comme des vérités.

L'ensemble vit, pense, palpite ;  
L'ovale est fait de doux raccords ;  
Et la tête est plutôt petite,  
Proportionnée à son corps.

Esquissons sous sa nuque brune  
Son cou qui semble... oh ! yes, indeed !  
La Tour d'ivoire, sous la lune  
Qui baigne la Tour de David ;

Laquelle, loin que je badine,  
Existe encor, nous la voyons  
Sur l'album de la Palestine,  
Chez les gros marchands de crayons.

Je voudrais faire... les épaules.  
Ici, madame, permettez  
Que j'écarte l'ombre des saules  
Que sur ces belles vous jetez...

Non ? vous aimez mieux cette robe  
Teinte de la pourpre que Tyr  
A ses coquillages dérobe  
Dont son art vient de vous vêtir ;

Vous préférez à la nature  
D'avant la pomme ou le péché,  
Cette lâche et noble ceinture  
Où votre pouce s'est caché.

Mais votre peintre aime l'éloge,  
Et... l'on est le premier venu  
Fort indigne d'entrer en loge,  
Si l'on ne sait rendre le nu ;

S'il ne peut fondre avec noblesse  
Cette indifférence d'acier  
Où sa réflexion vous laisse,  
Comment fera-t-il votre pied ?

---

Vos mains mignonnes, encor passe  
Mais votre pied d'enfant de rois  
Dont la cambrure se prélasse  
Ainsi qu'un pont sur les cinq doigts,

Qu'on ne peut toucher sans qu'il parte  
Avec un vif frémissement  
Des doigts dont le pouce s'écarte,  
Comme pour un... commandement...

Vous persistez, c'est votre affaire,  
Faites, faites, ça m'est égal !  
Je barbouille tout, de colère...  
Et tant pis pour mon madrigal !



## LA STATUE

Parmi les marbres qu'on renomme  
Sous le ciel d'Athène ou de Rome,  
Je prends le plus pur, le plus blanc,  
Je le taille et puis je l'étale  
Dans ta pose d'Horizontale  
Soulevée... un peu... sur le flanc...

Voici la tête qui se dresse,  
Qu'une ample chevelure presse,  
Le cou blanc, dont le pur contour  
Rappelle à l'œil qui le contemple  
Une colonne, au front d'un temple,  
Le plus beau temple de l'Amour !

Voici la gorge féminine,  
Le bout des seins sur la poitrine  
Délicatement accusé,  
Les épaules, le dos, le ventre  
Où le nombril se renfle et rentre  
Comme un tourbillon apaisé.

Voici le bras plein qui s'allonge,  
Voici, comme on les voit en songe,  
Les deux petites mains d'Eros,  
Le bassin immense, les hanches,  
Et les adorablement blanches  
Et fermes fesses de Paros.

Voici le mont au fond des cuisses  
Les plus fortes pour que tu puisses  
Porter les neuf mois de l'enfant ;  
Et voici tes jambes parfaites...  
Et, pour les sonnets des poètes,  
Voici votre pied triomphant.

Pas plus grande que Cléopâtre  
Pour qui deux peuples vont se battre,  
Voici la Femme dont le corps  
Fait sur les gestes et les signes  
Courir la musique des lignes  
En de magnifiques accords.

Je m'élançe comme un barbare,  
J'abats la tête, le pied rare,  
Les mains... et puis... au bout d'un an...  
Lorsque sa gloire est colossale,  
Je la dispose en une salle,  
La plus riche du Vatican.

## LA FÉE

Il en est encore une au monde,  
Je la rencontre quelquefois,  
Je dois vous dire qu'elle est blonde  
Et qu'elle habite au fond des bois.

N'était que Vous, Vous êtes brune  
Et que Vous habitez Paris,  
Vous vous ressemblez... sous la lune,  
Et quand le temps est un peu gris.

Or, dernièrement, sur ma route  
J'ai vu ma fée aux yeux subtils :  
« Que faites-vous ? » — « Je vous écoute. »  
— « Et les amours, comment vont-ils ? »

« Ah ! ne m'en parlez pas, Madame,  
C'est toujours là que l'on a mal ;  
Si ce n'est au corps... c'est à l'âme.  
L'amour, au diable l'animal ! »

— « Méchant ! voulez-vous bien vous taire,  
Vous n'iriez pas en Paradis ;  
Si son nom n'est pas un mystère,  
Dites le moi » -- « Je le lui dis »

— « Que fait-elle ? » — « Elle... attend sa fête »  
— « C'est dire qu'elle ne fait rien.  
Comment est-elle ! » — « Elle est parfaite »  
— « Et vous l'aimez ? » — Je le crois bien »

— « Vous l'adorez ! » — J'en perds la tête »  
— « Vous la suivriez n'importe où ;  
Ah ! mon ami... quel grand poète  
Vous faites... oui, vous êtes fou.

Mais si votre femme est sans tache,  
Sans le moindre... petit défaut,  
Inutile qu'on vous le cache,  
Ce n'est pas celle qu'il vous faut.

Il faut partir... battre les routes,  
Et vous verrez à l'horizon  
Luire enfin la femme entre toutes  
Que vous destine... la Raison.

Voulez-vous que je vous la peigne  
Comme on se peint dans les miroirs ?  
Ses cheveux mordus par le peigne  
Ont des fils blancs dans leurs fils noirs ;

Elle n'a... qu'une faim de louve,  
Et du cœur... si vous en avez ;  
C'est une femme qui se trouve  
Un peu comme vous vous trouvez.

Elle n'est ni laide ni bête,  
Avec... comment dire?... un travers...  
Un petit coup... quoi ! sur la tête,  
Et capable d'aimer les vers ;

Ni très mauvaise ni très bonne,  
Tâchant de vivre... comme il sied,  
Et... dans un coin de sa personne  
Elle a... mettons... un cor au pied ! »

— « Ah!.. quelle horreur!..jamais, Madame! »  
— « Je vous dis, clair comme le jour :  
Ce qu'il faut avoir dans la femme  
N'est pas la femme, c'est l'amour.

Pour avoir l'amour, imbécile !  
On ne prend pas trente partis,  
La chanson le dit, c'est facile :  
Il faut des époux assortis.

L'amour n'est pas fils de Bohême ;  
Il a parfaitement sa loi :  
Si tu n'es digne que je t'aime  
Je me fiche pas mal de toi.

---

Bonsoir ». Ainsi parla ma fée  
Qui parle... presque avec ta voix ;  
Puis je la vis, d'aube coiffée,  
Reprendre le chemin des bois.

Son conseil est bon ; qu'il se perde,  
Saint-Antoine, on peut vous prier ;  
Mais partir !... au loin... et puis, flûte !  
Je ne veux pas me marier.



## LE NOM

Je porte un nom assez... bizarre,  
Tu diras : « ton cas n'est pas rare »  
Oh !.. je ne pose pas pour ça,  
Du tout... mais... permettez, Madame,  
Je découvre en son anagramme :  
Amour ingénue, et puis : Va !

Si... comme un régiment qu'on place  
Sous le feu... je change la face...  
De ce nom... drôlement venu,  
Dans le feu sacré qui le dore,  
Tiens ! regarde... je lis encore :  
Amour ignée, et puis : Va, nu !

Pas une lettre de perdue !  
Il avait la tête entendue  
Le parrain qui me le trouva !  
Mais ce n'est pas là tout, écoute !  
Je lis encor, pour Toi, sans doute :  
Amour ingénu, puis : Eva !

Tu sais... nous ne sommes... peut-être  
Les seuls amours... qu'on ait vus naître ;  
Il en naît... et meurt tous les jours ;  
On en voit sous toutes les formes ;  
Et petits, grands... ou même énormes,  
Tous les hommes sont des amours.

Pourtant... ce nom me prédestine...  
A t'aimer, ô ma Valentine !  
Ingénûment, avec mon corps,  
Avec mon cœur, avec mon âme,  
A n'adorer que Vous, Madame,  
Naturellement, sans efforts.

Il m'invite à brûler sans trêve,  
Comme le cierge qui s'élève  
D'un feu très doux à ressentir,  
Comme le Cierge dans l'Église ;  
A ne pas garder ma chemise,  
Et surtout... à ne pas mentir.

Et si c'est la mode qu'on nomme  
La compagne du nom de l'homme,  
J'appellerai ma femme : Eva.  
J'ôte E je mets lent, j'ajoute ine  
Et cela nous fait : Valentine !  
C'est un nom chic ! et qui me va !

Tu vois comme cela s'arrange.  
Ce nom, au fond, est moins étrange  
Que de prime abord il n'a l'air.  
Ses deux majuscules G. N.  
Qui font songer à la Géhenne  
Semblent les Portes de l'Enfer !

Eh, bien !... mes mains ne sont pas fortes,  
Mais Moi, je fermerai ces Portes,  
Qui ne laisseront plus filtrer  
Le moindre rayon de lumière,  
Je les fermerai de mauière  
Qu'on ne puisse jamais entrer.

En jouant sur le mot Géhenne  
J'ai, semble-t-il dire, la Haine,  
Et je ne l'ai pas à moitié,  
Je l'ai, je la tiens, la Maudite !  
Je la tiens bien, et toute, et vite,  
Je veux l'étrangler sans pitié !

Puisque c'est par Elle qu'on souffre,  
Qu'elle est la Bête aux yeux de soufre,  
Qu'elle n'écoute... rien du tout,  
Qu'elle ment, la sale mâtime !  
Et pour qu'on s'aime en Valentine  
D'un bout du monde à l'autre bout.

## LE TEINT

Vous êtes brune et pourtant blonde,  
Vous êtes blonde et pourtant brune...  
Aurais-je l'air, aux yeux du monde,  
D'arriver tout droit de la lune ?

Et cependant, on peut m'en croire,  
Vous êtes l'une et l'autre chose  
Comme Vous êtes blanche et noire  
De cheveux noire et de chair, rose.

Mais peut-on dire dans le monde,  
La plaisanterie est commune ;  
« Si votre belle Amie est blonde.  
Elle est blonde, elle n'est pas brune ».

A moins d'arriver de la lune,  
Peut encor dire tout le monde :  
« Si votre belle Amie est brune,  
Elle est brune, elle n'est pas blonde. »

Pourtant ! le savez-vous mieux qu'Elle ?  
Leur répondrai-je (Tu supposes)  
Eh bien ! moi, je ne sais laquelle  
Elle est le plus de ces deux choses :

Bien que personne n'y consente  
Et qu'elle semble inconséquente,  
C'est une brune languissante  
Et c'est une blonde piquante.

Aurais-je la bonne fortune  
De mettre d'abord tout le monde,  
Concédez-donc moi donc qu'elle est brune,  
Je vous accorde qu'elle est blonde.

Elle a, pour faire à tout le monde  
Une concession encore,  
Une longue mèche de blonde  
Dans ces cheveux bruns, qui les dore.

Enfin, je vous dis qu'elle est brune,  
Je vous répète qu'elle est blonde,  
Et si j'arrive de la lune,  
Je me moque de tout le monde !

Après tout, ce n'est pas ma faute  
Si sous ses longs cheveux... funèbres,  
Le corps blanc dont votre âme est l'hôte  
A du soleil... dans ses ténèbres.

## LA DEVISE

Puisque Vous vîntes en ce monde,  
Sur la Normandie au sol fier,  
Dans une ville gaie et blonde,  
Entre les pommiers et la mer ;

Puisqu'il est certain que vous, Femme,  
Vous pouvez tout, grâce à l'Amour,  
Vous de qui le regard m'enflamme  
Comme une Flèche de son Jour ;

Puisqu'il est clair que dans ta tête  
Ton jugement est ferme et sûr,  
Et tel qu'en août, aux champs en fête,  
L'Epi de blé, lorsqu'il est mûr ;

Puisqu'on voit en France les hommes  
Céder à leurs femmes le pas,  
Et que les Croqueuses de pommes  
Leur font mettre à tous chapeau bas ;



Puisqu'enfin ce n'est pas en rêve  
Qu'on Te trouve en tout et toujours  
Parfaite entre les Filles d'Eve  
Au joli pays des amours ;

J'ai pu calquer votre devise  
Sur la mienne, on jugera bien  
Si l'on peut penser sans sottise  
Que tous deux nous ne sommes rien ;

Donc ma devise est la servante  
De la vôtre que sans retard  
J'écris sur la page suivante :  
C'est tout une Epopée à part.

LA DEVISE

*(Suite).*

MOI FRANÇAISE  
BEAUCOUP PUIS  
LE PLUS PÈSE  
NUL NE SUIS.

## LE DIEU

N'est pas athée qui veut.

NAPOLÉON

Je vous dis un soir une chose  
Dont vous fûtes peut-être cause :  
J'ai découvert un nouveau Dieu.  
« Nous irons le prêcher ensemble »,  
Me répondîtes-vous ; j'en tremble  
Car... vous vous avanciez un peu.

Puisque, jusqu'à preuve apportée,  
Je ne veux être qu'un athée  
Qui ne peut croire qu'en l'Amour,  
Quel Dieu, répondez-moi, quel diable  
De Dieu né mort ou né viable  
Avais-je bien pu mettre au jour ?

Mais... j'avais dit vrai... sans blasphème,  
Vous allez voir... cherchez vous-même...  
Vous ne trouvez pas ? non ? vraiment !  
Je vais vous mettre sur la route :  
C'est un Dieu bon... alors... nul doute  
Que ce ne soit un Dieu charmant ;

Voyons !... le mot du... théorème,  
C'est ?... c'est ?... mais c'est Vous, Vous que j'aime,  
Que j'aime avec âme, avec feu ;  
Mais c'est ton corps, mais c'est ton âme,  
Mais c'est Toi, ma petite femme,  
Toi, cet adoré petit Dieu ;

C'est ta raison et ton ivresse,  
C'est ton esprit et ta caresse ;  
Mais c'est Toi, c'est Toi, c'est Toi, Toi  
Toi... ce n'est pas une autre femme,  
Toi... mais... pardonnez-moi, Madame,  
J'ai l'air... d'un grand effronté, moi.

Depuis qu'en Vous j'ai voulu vivre,  
L'amour de sagesse m'enivre,  
De sagesse ?... tiens !... c'est curieux !  
C'est la sagesse qui m'enflamme !  
Mais, c'est assez causé, Madame,  
Maintenant, soyons sérieux !

Nous allons arpenter le globe,  
Dépêchons ! Mettez votre robe  
Et votre chapeau préféré...  
J'ai votre parole, il me semble ?  
Nous allons vous prêcher ensemble,  
Vous-même Vous Vous prêcherez !

## LA DÉESSE

J'adore la Mythologie,  
Sa science en fleurs, sa magie,  
Ses Dieux... souvent si singuliers,  
Et ses Femmes surnaturelles  
Qui mêlent leurs noms aux querelles  
Des peuples et des écoliers.

Cachés parfois dans les nuages,  
Leurs noms luisent... sur nos voyages.  
J'ai vu leurs temples phéniciens.  
Et je songe, quand bat la diane,  
Involontairement à Diane  
Battant les bois avec ses chiens.

Tenez, Madame, je l'adore  
Pour une autre raison encore,  
C'est qu'elle offre à tous les amants,  
Pour leur Belle entre les plus belles,  
Des compliments par ribambelles  
Dans d'éternels rapprochements.



Car toutes, ce sont des Déesses,  
Leur inspirant mille prouesses  
Dans le présent et l'avenir,  
Comme dans le passé... farouche ;  
Je me ferai casser la... bouche  
Plutôt que n'en pas... convenir !

Mais Vous, Madame, l'Immortelle  
Que vous êtes, qui donc est-elle ?  
Est-ce Junon, Reine des Dieux,  
A qui le plus... joyeux des Faunes,  
Son homme en faisait voir de jaunes,  
Etant coureur de... jolis lieux ?

Avec son beau masque de plâtre  
Et sa lèvre blanche, idolâtre  
D'Endymion, froid sigisbé,  
Qui, dans sa clarté léthargique,  
Dort au moment psychologique,  
Est-ce la Déesse Phœbé ?

Foutre non !... Vous voyant si belle  
Je dirais bien que c'est Cybèle,  
S'il n'était de ces calembours  
Qu'il faut laisser fleurir aux Halles...  
Pourtant ces jeux pleins de cymbales  
Egayaient Rome, et les faubourgs...

Je me hâte, est-ce Proserpine,  
Reine des enfers ? quelle épine  
Ce serait dans mon madrigal,  
Sacré nom de Dieu !... ça vous blesse ?  
Eh ! bien ! Sacré nom de Déesse !  
Si vous voulez, ça m'est égal !

Je vous servirais Amphitrite  
Comme on sert bien frite ou peu frite  
Une friture de poissons,  
Sans le : « Perfide comme l'onde »,  
Car, vous avez pour tout le monde  
Le cœur le plus loyal... passons.

Oui, passons ta plus belle éponge  
Sur ces noms, Neptune ! eh ! j'y songe :  
Pourquoi prendrais-je... trop de gants ?  
A contempler votre visage  
Plus doux qu'un profond paysage.  
Ton galbe des plus élégants,

Vous êtes ?... Vous êtes ?... Vous êtes ?...  
Je le donne en deux aux poètes,  
Je le donne en trois aux sculpteurs,  
Je le donne en quatre aux artistes,  
En quatre ou cinq aux coloristes  
De l'Ecole des amateurs...

Puisqu'il faut que je vous le... serve,  
Vous êtes Vénus, ou Minerve...  
Mais laquelle, en réalité ?  
Oui, la femme à qui je songe, est-ce  
Minerve, ce Puits de Sagesse,  
Ou Vénus, Astre de Beauté ?

Etes-Vous puits ? Etes-Vous Astre ?  
Vous un puits ! quel affreux désastre !  
Autant Te jeter dans un puits,  
La plaisanterie est permise,  
Sans Te retirer ta chemise,  
Le temps de dire : je Te suis.

Vous seriez la vérité fausse,  
Qui tient trop à son haut de chausse,  
Tandis que l'Astre de Beauté  
C'est la Vérité qui ne voile  
Pas plus la femme que l'étoile,  
La véritable Vérité.

Vous êtes Vénus qui se lève  
Au firmament ; mais... est-ce un rêve ?  
Où?... Je Vous vois... rougir... un peu,  
Comme si je disais des choses...  
Où si j'allais sans fin ni causes  
Répéter : Sacré nom de Dieu !

Vous rougissez... oui, c'est le signe  
Auquel on connaît si la vigne  
Et si la femme sont à point :  
C'est Cérès aussi qu'on vous nomme ?  
Tant mieux ! Sacré nom... d'une pomme !  
Pour moi je n'y contredis point.

Non?... ce n'est pas Cérès ? bizarre !  
Cependant, Madame, il est rare,  
Rare... que je frappe à côté.  
Quelle est donc, voyons ? par la cuisse  
De Jupin ! la femme qui puisse  
Ainsi rougir de sa beauté ?

Ce n'est pas Bellone ? la Guerre,  
Nom de Dieu ! ça ne rougit guère...  
Qu'un champ... un fleuve... ou le terrain ;  
Ce n'est pas Diane chasseresse,  
Car cette bougre de Bougresse  
Doit être un démon à tous crins !

Serait-ce?... Serait-ce?... Serait-ce ?  
Minerve ? Après tout, la Sagesse  
Est bien capable de rougir ;  
Mais ce n'est qu'une mijaurée,  
Les trois quarts du temps éplorée  
Et qui tremble au moment d'agir...

Tiens ! Cependant, ce serait drôle !  
Je percherais sur ton épaule,  
Je me frotterais à ton cou,  
Je serais votre oiseau, Madame,  
J'ai les yeux ronds pleins de ta flamme  
Et plus éblouis qu'un hibou...

Voilà deux heures que je cherche,  
Personne ne me tend la perche :  
C'est donc une énigme, cela ?  
Oui... quant à moi, de guerre lasse,  
Madame, je demande grâce ;  
Tiens ! Grâce !... et pardieu ! la voilà !

C'est la Grâce, oui, c'est bien la Grâce,  
La Grâce, ni maigre ni grasse,  
Tenez, justement, comme Vous !  
Vous êtes, souffrez que je beugle,  
Vénus l'Astre qui nous aveugle,  
Et la Grâce qui nous rend fous.

Et si quelqu'un venait me dire  
Qu'elles sont trois, je veux en rire  
Avec tout l'Olympe à la fois !  
Celle du corps, celle de l'âme,  
Et celle du cœur, oui, Madame,  
Vous les avez toutes les trois.

Vous êtes Vénus naturelle,  
Entraînant un peu derrière Elle  
Les trois Grâces par les chemins,  
Comme Vous-même toutes nues,  
Dans notre Monde revenues,  
Vous tenant toutes par les mains.

Vénus, née au bord de la Manche,  
Pareille à l'Aphrodite blanche  
Que l'onde aux mortels révéla ;  
Au bord... ou fleurit... la Cabine :  
Sacré nom... d'une carabine !  
Quel calibre Vous avez là !



## L'IDÉAL

Il (l'honneur) permet la galanterie,  
quand elle est unie à l'idée des  
sentiments du cœur, ou à l'idée  
de conquête.

MONTESQUIEU.

Mon idéal n'est pas : mon ange,  
A qui l'on dit : mon ange, mange ;  
Tu ne bois pas, mon ange aimé ?  
Un pauvre ange faux et sans ailes  
Que les plus sottes ritournelles  
Ont étrangement abimé.

Mon idéal n'est pas : ma chère,  
De l'amant qui fait maigre chère,  
Et dit chère, du bout des dents,  
Moins chère que ma chère tante,  
Ou que la chaire protestante  
Où gèlent les sermons prudents.

Mon idéal n'est pas : ma bonne !  
Ce n'est pas la bonne personne,  
Celle dont on dit, et comment !  
Elle est si bonne ! elle est si douce !  
Et qui jamais ne vous repousse,  
Madone du consentement !

Non ! mon idéal, c'est la femme  
Féminine de corps et d'âme,  
Et femme, femme, femme, bien,  
Bien femme, femme dans les moëlles,  
Femme jusqu'au bout de ses voiles,  
Jusqu'au bout des doigts n'étant rien.

Une petite femme haute,  
Capable de punir la faute,  
Et de mépriser le Pervers,  
Qui ne peut souffrir que l'aimable  
Dans son salon, ou dans la fable,  
Aussi bien en prose qu'en vers.

Une petite femme sûre  
De trouver l'âme à sa mesure  
Après... un petit brin de cour,  
Et le chevalier à sa taille  
Avant... l'heure de la bataille,  
Oui, car... c'est la guerre, l'Amour,

Je vous dis l'Amour, c'est la guerre.  
En guerre donc ! tu m'as naguère  
Sacré ton chevalier féal !  
Je vais sortir de ma demeure !  
Je vaincrai, Madame, où je meure !  
Car vous êtes mon idéal !

Comme un dur baron qui se fâche  
Contre le pillard ou le lâche,  
Quittait le fort seigneurial,  
Je saisis ma lance et mon casque  
Avec le panache et... sans masque,  
Car vous êtes mon idéal !

Armé de ma valeur intime,  
Oui, coiffé de ma propre estime,  
Je m'élance sur mon cheval :  
Le temps est beau, la terre est ronde,  
Je ris au nez de tout le monde !  
Car vous êtes mon idéal !

La lance autant que l'âme altière,  
Nous jetons à la terre entière  
Le gant, certes ! le plus loyal.  
Mon bon cheval ne tarde guère,  
Allons ! Et vole au cri de guerre !  
Tous ! Valentine est l'Idéal !

## DANGEREUSE

Vous dangereuse ? mais sans doute !  
Très dangereuse, c'est certain ;  
Comme la peur que l'on écoute,  
Comme le bois près de la route  
Vers les six heures du matin ;

Comme l'éloquence imagée,  
Comme un titre sur parchemin,  
Comme le vin et la dragée,  
Ou comme l'arme trop chargée  
Qui vous éclate dans la main ;

Car toute femme est dangereuse,  
Très dangereuse et c'est charmant,  
Comme la mer... que le vent creuse ;  
Comme la fillette de Greuze,  
Qui ne s'en doute aucunement ;

Comme la petite Ingénue  
Quand la cruche... va se casser,  
Comme une veuve toute nue,  
Comme une femme dans la rue.  
Une femme qu'on voit passer ;

Oui, toute femme est dangereuse,  
Soit qu'elle allaite ses enfants  
Avec sa mamelle amoureuse,  
Soit qu'elle ait la cruche de Greuze  
A ses petits doigts triomphants ;

Qu'elle soit grave ou qu'elle joue,  
Plus à craindre encor que le feu,  
Que l'aviron ou que la roue,  
Que le commandement : en joue !  
Que le cri : commencez le feu !

Dangereuse comme la plume,  
La plume au vent, et l'eau qui dort,  
Et l'obus... un obus qui fume ;  
Comme la guerre qu'elle allume,  
Elle peut amener la mort.

Si vous êtes la plus aimée,  
Ne seriez-vous point ici-bas  
Plus dangereuse... qu'une armée  
Victorieuse et parfumée  
Des lauriers de trois cents combats ?

---

Vous êtes la plus redoutable  
Moi, c'est pour cela que je veux...  
C'est pour ta grâce... épouvantable  
Qui ferait à la Sainte Table  
Tous les saints se prendre aux cheveux.

Oui, vous êtes la plus à craindre,  
Car votre lit est le plus doux,  
C'est pour ça que j'aime à T'étreindre,  
Toi qu'un Homère pourrait peindre  
Avec du sang jusqu'aux genoux !

## SPHINX

Toutes les femmes sont des fêtes,  
Toutes les femmes sont parfaites,  
Et dignes d'adoration,  
Sous les fichus ou sous les mantes  
Toutes les femmes sont charmantes,  
Oui, toutes, sans exception ;

Toutes les femmes sont des Belles  
Sous les chapeaux ou les ombrelles  
Et sous le petit bonnet blanc ;  
Toutes les femmes sont savantes,  
Les princesses et les servantes,  
Les ignorantes... font semblant ;

Toutes les femmes sont des reines :  
Impératrices souveraines  
Et grisettes de magasin,  
Et premières communiantes,  
Ayant comme après si liantes  
Avec les lèvres du cousin ;



Toutes les femmes sont honnêtes,  
Le cœur loyal et les mains nettes,  
En sabots, ou sur les patins ;  
Adorables prostituées,  
Nous mériterions vos huées :  
C'est nous qui sommes les... pantins.

Toutes les femmes sont des saintes,  
Surtout celles qui sont enceintes  
Tous les neuf mois sans perdre un jour,  
Et qui de janvier à décembre  
Se pâment la nuit dans leur chambre  
Par la volonté de l'Amour.

Toutes, toutes, sont bienheureuses  
D'élargir leurs grottes ombreuses  
D'où l'amour a fichu la peur  
Par la fenêtre... déchirée,  
« Et la fille déshonorée ? »  
Rit dans sa barbe... de sa peur.

Plus fines que nous et meilleures,  
Elles nous sont supérieures...  
Chaque français, dans tous les cas,  
S'il les aborde se découvre  
Et c'est le plus grand, dans le Louvre,  
Qui sait saluer... le plus bas.

Belle, parfaite, reine, sainte,  
Honnête si ce n'est enceinte,  
Tout cela s'applique fort bien  
A la femme que tu veux être...  
Mais... si l'on pouvait Vous connaître,  
Ah!... quant à moi... je ne sais rien...

Devant Vous je songe, immobile,  
Tel, droit, sur son cheval Kabyle,  
Bonaparte, au regard de lynx,  
Sans suite, seul, un grand quart d'heure,  
Au soleil des sables, demeure  
Fixe et rêveur, devant le Sphinx !

## SUPÉRIEURE

J'entendais parler tout à l'heure  
D'une femme supérieure.  
Ce n'est, ma Mignonne... pas Toi...  
Car... que sais-tu faire en ce monde,  
Petite reine toute ronde  
Faites au tour pour le bal du roi ?

Oui, raconte-nous tes affaires ;  
Ah ! voilà longtemps que les verres  
De ta quenouille sont cassés !  
Tu ne sais faire, ni couture...  
Les pommes au lard, par nature !  
Soit ! mais, franchement, est-ce assez ?

Tu ne sais rien faire que lire ;  
Cependant, Tu pourrais écrire,  
Sculpter, peindre... l'homme et les cieux ;  
Mais on voit ta crainte profonde  
De n'arriver que la seconde  
Et surtout derrière un monsieur.

Si Tu cultivais la Musique,  
Ah !... quel enchantement physique !  
Quels chefs-d'œuvre de Passion !  
Mais Tu passes ton temps à lire  
Tout, de l'excellent jusqu'au pire,  
« A titre d'information ».

Tu ne sais rien faire qu'entendre,  
Discerner, saisir, et comprendre  
Que tout est clair comme le jour.  
Car la femme supérieure,  
Tu vois bien que c'est la meilleure,  
Celle qui fait le mieux l'amour.

Celle qui garde sous ses tresses  
Le plus grand trésor de caresses,  
Les baisers les plus triomphants,  
Qui cherche à dépasser sa mère  
Et fait tous ses efforts pour faire,  
Pour faire les plus beaux enfants.

Car la femme qui peint les anges,  
Qui signe des romans étranges,  
Qui fait des vers, bien mieux que moi,  
De la musique, et la meilleure,  
Peut bien être supérieure  
Aux autres femmes — pas à Toi.

---

Car la femme qui fait la femme  
Avec son corps où brûle une âme,  
Dans un lit, troublant, pour le roi,  
Qui de baisers dévore l'heure,  
Peut bien être supérieure  
A tous les hommes — pas à Toi.

## VILAIN

J'ai connu, Madame, une Dame,  
Moi vilain petit paysan,  
Aussi grande de cœur et d'âme  
Que... la plus grande et... fine lame  
Et... pleine d'esprit... jugez-en.

Un soir, mon âme était complète,  
Comme dit, après avoir bu,  
Le jeune homme qui fait la fête ;  
De vrai, je n'avais plus ma tête,  
J'étais totalement fourbu.

J'avais l'esprit un peu morose ;  
Je ne sais ce qui traversa  
Ma cervelle, pour quelle cause...  
« Comment, perdîtes vous... ta rose ?  
Oui, Madame, contez-nous ça »

Ah ! que notre bêtise est grande !  
Doux Jésus ! Amour de Sion !  
Ma langue à vous se recommande...  
Oui... car... pourquoi cette demande,  
Ou plutôt... cette question?...

Comment perdez vous... Ta rose ?  
Et j'attendais, me tenant coi.  
Alors, tout doucement, sans pose,  
Comme on dit, hélas ! quelque chose  
En songeant à n'importe quoi,

« Bien simplement. » répondit-elle.  
N'est-ce pas céleste et charmant ?  
Cette réponse est immortelle.  
Je voudrais d'un flot de dentelle  
Encadrer ce : Bien simplement !



## TOUTE NUE

Il y a plus de faiblesse que de raison  
à être humiliés de ce qui nous  
manque.

VAUVENARGUES.

Or, je suppose que nous sommes,  
Madame, dans votre salon :  
On parle chiffres, rentes, sommes :  
Je suis le plus pauvre des hommes,  
J'ai dans ma bourse un seul doublon,

Vous dis-je, tout-à-coup, sans cause.  
Cela vous fait ouvrir les yeux,  
Et vous me dites, un peu... rose ;  
« Que c'est bête, un homme qui pose  
Pour être pauvre et que c'est vieux !

Posez plutôt pour être riche,  
Ce sera tout aussi hideux ;  
Mais dès l'instant que l'on s'affiche,  
Il vaut encor mieux, — » Je m'en fiche !  
Je veux, moi, poser pour les deux,

« Comment, pour les deux ? » Mais, sans doute ;  
Supposons qu'à travers les bois  
Nous ayons l'une et l'autre route,  
Ou bien... deux cloches... qu'on écoute...  
Pour toutes les deux à la fois.

Oui, pour deux qui seraient comme une  
Au bourg de Fouilly-les-merdeux,  
Dans le clocher de la Commune ;  
Laquelle, n'étant pas commune,  
Serait, je dis bien, comme deux.

Ou comme cent, ou comme mille...  
Ça dépend de la qualité.  
Mon doublon, lui, n'est point débile,  
Et les marchandes de la ville  
L'ont trouvé bon, en vérité.

« Mais, si vous aviez la paire, est-ce  
Que cela... ne vous dirait rien ? »  
Si !... j'en ferais part... à la Presse ;  
A la condition expresse  
Que je conserverais le mien.

Car, une quelconque, de paire,  
Serait-elle trois avec six  
Zéros, alignés par Ampère,  
Je m'en fous comme de mon père,  
S'il s'en fout comme de son fils.

— « Vous allez trop loin, prenez garde !  
On pourrait se moquer de vous.  
Vous criez plus fort que la garde.  
Voyez, je crois qu'on nous regarde.  
— Puisque je vous dis : je m'en fous !

Et tenez ! sortons... dans la rue,  
Ou mieux... dans votre appartement,  
Vous pourriez faire, toute nue,  
Si vous le passiez en revue,  
Baisser les yeux au régiment !

Eh bien ! pour vous donner la preuve,  
Que je ne suis rien qu'un... doublon,  
Quand vous seriez pucelle ou veuve,  
Nous allons le f... à l'épreuve.

. . . . .  
Quand je vous dis, il est très bon.

## FOU

Que je sois un fou, qu'on le dise,  
Je trouve ça tout naturel,  
Ayant eu ma part de bêtise  
Et commis plus d'une sottise,  
Depuis que je suis... temporel.

Je suis un fou, quel avantage,  
Madame ! un fou, songez-y bien,  
Peut crier... se tromper d'étage,  
Vous proposer... le mariage,  
On ne lui dira jamais rien,

C'est un fou ; mais lui peut tout dire,  
Lâcher parfois un terme vil,  
Dans ce cas le mieux c'est d'en rire,  
Se fâcher serait du délire,  
A quoi cela servirait-il ?

C'est un fou. Si c'est un bonhomme  
Laisant les gens à leurs métiers,  
Peu contrariant, calme... en somme,  
Distinguant un nez d'une pomme,  
On lui pardonne volontiers.

Donc, je suis fou, je le révèle.  
Nous l'avons, Madame, en dormant,  
Comme dit l'autre, échappé belle ;  
J'aime mieux être un sans cervelle  
Que d'être un sage, assurément.

Songez donc ! si j'étais un sage,  
Je fuirais les joyeux dîners ;  
Je n'oserais voir ton corsage ;  
J'aurais un triste et long visage  
Et des lunettes sur le nez ;

Mais, je ne suis qu'un fou, je danse,  
Je tambourine avec mes doigts  
Sur la vitre de l'existence.  
Qu'on excuse mon insistance,  
C'est un fou qu'il faut que je sois !

C'est trop fort, me dit tout le monde,  
Qu'est-ce que vous nous chantez là ?  
Pourquoi donc, partout à la ronde,  
A la brune comme à la blonde,  
Parler de la sorte ? ah ! voilà !

Je vais même plus loin, personne  
Ne pourra jamais me guérir,  
Ni la sagesse qui sermonne,  
Ni le bon Dieu, ni la Sorbonne,  
Et c'est fou que je veux mourir.

C'est fou que je mourrai du reste,  
Mais oui, Madame, j'en suis sûr,  
Et d'abord... de ton moindre geste,  
Fou... de ton passage céleste  
Qui laisse un parfum de fruit mûr,

De ton allure alerte et franche,  
Oui, fou d'amour, oui, fou d'amour,  
Fou de ton sacré... coup de hanche,  
Qui vous fiche au cœur la peur... blanche,  
Mieux... qu'un roulement de tambour ;

Fou de ton petit pied qui vole  
Et que je suivrais n'importe où,  
Je veux dire... au Ciel ;... ma parole !  
J'admire qu'on ne soit pas folle,  
Je plains celui qui n'est pas fou.

## JALOUX

En été dans ta chambre claire,  
Vers le temps des premiers aveux,  
(Ce jeu-là paraissait Te plaire)  
On ouvrait parfois Baudelaire,  
Avec ton épingle à cheveux,

Comme un croyant ouvre sa Bible,  
En s'imaginant que le Ciel,  
Dans un verset doux ou terrible,  
Va parler à son cœur sensible,  
Quelque peu superficiel ;

D'avance on désignait la page  
A droite ou bien à gauche, et puis,  
Par un chiffre le vers, ce mage  
Qui deyrat être ton image,  
Ou me dire ce que je suis.



Nous prenions du goût à la chose.  
Donc on tirait chacun pour soi  
Un vers, au hasard, noir ou rose,  
Dans ce beau Poète morose.  
Nous commencions, d'abord à Toi,

Attention ! *Dans ta ruelle*  
*Tu mettrais l'univers entier.*  
Vous riez ! bon pour Vous, cruelle !  
Car ce vers Vous flatte de l'aile,  
Et c'est un compliment altier !

Un compliment comme en sait faire  
Un homme sagace en amour,  
Et qui fleure en sa grâce fière,  
Sous le style de La Bruyère,  
Son joli poète de Cour ;

Un compliment qui sent sa fraise,  
Son talon rouge, et qui, vainqueur,  
Allumant ses pudeurs de braise,  
Eût fait rire Sainte-Thérèse,  
Chatouillée... au fond de son cœur.

Qu'il est bon ! oui !... mais moi... je gronde !  
Y songez-Vous, avec ce vers,  
Quelle figure fais-je au monde,  
Dans cette ruelle profonde,  
Au milieu de cet Univers !

Ah ! fi !... Pardonnez-moi... Madame...  
Oui, je m'oublie !... oui, je sais bien...  
Toute jalousie est infâme...  
C'est un peu de vertige à l'âme,  
Ça va se passer... ce n'est rien...

Ah ! tant mieux ! je vous vois sourire.  
Continuons ce jeu si doux ;  
Mais avant, je dois Vous le dire,  
Afin d'éviter un mal pire,  
Si jamais je deviens jaloux,

Rejetez-moi, moi G, moi N,  
Moi, vilain « monstre rabougri »,  
Rejetez-moi dans ma Gèhenne ;  
Le jaloux n'est plus, dans sa haine,  
Rien... qu'un billet d'amour... aigri.

## GRIS

Les anciens donnaient aux déesses  
des yeux pers.

CLASSIQUES.

Je connais un charmant ivrogne,  
Autant vous le nommer, ma foi !  
Dire que vous avez la trogne,  
Ce serait mentir sans vergogne.  
Pourtant, un soir, écoutez-moi !

Vous aviez bu trop de champagne,  
Ça se lisait dans vos yeux pers.  
Vous battiez un peu la campagne,  
Sans feuille de figuier ni pagne  
A votre esprit, vraiment, sans pairs.

Et vous me dérouliez le thème  
De tous les jolis mouvements  
Que votre corps sait bien que j'aime.  
J'étais, d'ailleurs, ivre moi-même,  
Au Bon-Bock, tu vois si je mens.

La brasserie était houleuse,  
On aurait dit, sur l'Hellespont,  
D'une cabine nuageuse,  
Quand l'eau, changée en Maufrigneuse,  
Choque les gens dans l'entrepont.

Vous aviez l'air gai d'une chatte  
Qui joue et sent son ongle armé,  
Forte, ambigue, et délicate,  
Comme une rime sous la patte  
Magistrale de Mallarme !

Je flottais comme la moustache  
De Paul Verlaine au plectre d'or,  
Je voyais couleur de pistache ;  
Camille agitait sa cravache,  
Sur je ne sais plus quel butor ;

Si bien qu'au milieu des querelles  
Je vous retrouvai sur un banc,  
Dans l'attitude de ces Belles  
Que Forain, dans ses aquarelles,  
Habilite d'un bout de ruban.

Tu t'endormais sur mon épaule.  
Alors, je fis signe au cocher.  
Ces choses-là c'est toujours drôle !  
J'entrais d'autant mieux dans ce rôle  
Que j'aurais eu peine à marcher ;

---

Quand on nous déposa sur terre,  
Vous fites un léger faux pas,  
Le seul qu'on vous vit jamais faire;  
Encor, même à l'œil trop sévère,  
Peut-être ne l'était-il pas ?

Car, dans l'ombre où s'éteint le rêve  
De mes désirs réalisés,  
Ton ivresse que l'Art relève  
Ouvrait, ô noble Fille d'Eve,  
La volière à tous les baisers !

## GATE

Comme une femme, hélas ! vous change !  
Ainsi, moi... je fume toujours,  
Je ris, je dors, je bois, et mange,  
Mais tu m'as rendu bien étrange,  
Et de tous les fils, le plus lourd.

Un fils qui foule au pied sa mère,  
Ce que le dernier des troupiers  
Au pas accéléré peut faire,  
Qui s'oublie, ô folie amère,  
Jusqu'à l'écraser sous ses pieds !

Eh ! oui, je foule aux pieds la Terre  
Qu'à deux genoux a su baiser  
Un Romain plein d'amour sévère,  
Brutus, que j'appelle mon frère,  
J'ai pu quelquefois l'écraser.

Ecraser qui? la Terre où l'homme?  
Les deux, n'en soyons pas surpris :  
Le Temps est le grand agronome ;  
Il peut aux poussières de Rome  
Mêler les cendres de Paris.

Oui, la Terre en travail et soule,  
Notre Mère à tous, n'est-ce pas ?  
Mère des fous et de la foule,  
Et dont on mange, je la foule  
Amoureusement sous mes pas.

Car cette Mère elle ne gronde  
Jamais ses fils et nous avons  
Son sang qui circule à la ronde,  
Le vin rose et la bière blonde  
Dans les verres où nous buvons,

Quant à la vraie ou bien la fausse,  
Nous dirons comme nous voudrons,  
Elle est morte, elle est dans sa fosse,

. . . . .  
Dans la fosse où nous pourrions.

Tiens! qu'entends-je? mais, là, sans rire...  
« Excusez-vous » ce n'est pas Toi,  
N'est-il pas vrai, qui l'a pu dire?  
Serait-ce... son ton... plein d'empire?  
Eh! bien : Madame... excusez-moi.



## IDIOT

Nous lisons dans Legrand du Saulle  
Que le crétin a du goût pour  
L'arithmétique... tiens ! c'est drôle !  
Et la musique... du tambour.

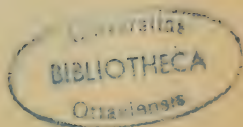
Qu'il a du goût pour la peinture ;  
J'en ai fait... pas... beaucoup, beaucoup,  
Mais Henri Laujol s'aventure  
Jusqu'à me trouver quelque goût.

J'aime beaucoup l'arithmétique ;  
Ne disons pas cela trop haut ;  
Mais la musique ! Oh ! la musique !  
Je suis peut-être un idiot.

Cependant, je vis tout de même,  
Je ne m'en porte pas plus mal,  
Et puis... quand c'est Vous que l'on aime,  
Se croire idiot... serait mal.

---

Et j'embrasse Legrand du Saulle  
Pour n'avoir pas dit qu'un crétin  
Peut faire en vers planter un saule  
Bien connu du Quartier Latin.



## JUIF

Quelqu'un qui jamais ne se trompe,  
M'appelle juif... Moi, juif? Pourquoi?  
Je suis chrétien, sans que je rompe  
Le pain béni à son de trompe,  
Bien qu'en mon trou... je reste coi.

Je suis juif, ah ! c'est bien possible !  
Je n'ai le nez spirituel  
Ni l'air résigné d'une cible ;  
Je ne montre un cœur insensible.  
Tout juif est-il en Israël ?

Mais si juif signifie avare  
Économisant sur le suif,  
Sur l'eau qui pourtant n'est pas rare  
Sur une corde de guitare,  
Je me fais honneur d'être juif.

Je prends pour moi seul cette injure,  
Quoique je ne possède rien ;  
Je me l'écris sur la figure  
En trois mots, sans une rature ;  
Voyez : je suis juif. Lisez bien.

Regardez-moi : ma barbe est sale  
Comme en chaire un prédicateur  
Qui vide une fosse nasale,  
Et j'ai l'aspect froid d'une stalle,  
Dans le temple où prêche un pasteur.

Moi, juif, je mens, je calomnie,  
Comme un misérable chrétien,  
Lorsqu'à tort il affirme ou nie,  
Ou qu'il dispute, ô vilénie !  
En parlant du mien et du tien ;

J'adore un veau d'or... dans ma bague,  
Le veau qu'on débite en bijoux ;  
Au seul mot d'argent, je divague,  
Comme le catholique vague  
Qui ne se passe de joujoux ;

Moi, fils de ceux qui portaient l'Arche,  
Je ris, et je laisse périr,  
Je perds la foi du patriarche,  
Comme tout un peuple qui marche  
Vers l'ombre où le corps doit pourrir.

Moi, juif, je doute de mon âme,  
Moi, juif, je doute de l'Amour,  
Je ne suis sûr que de ma femme,  
(N'est-ce pas étrange, Madame ?)  
Comme bien des... maris du jour.

Car elle se fout de la vogue  
Qu'a tout argument inventé  
Par notre science un peu rogue ;  
Elle aime mieux la synagogue  
Si fraîche, dès l'aube, en été.

Elle est blanche, elle a sur les tempes  
Une perruque où rit sa fleur ;  
Faites à souhait pour les estampes,  
Quand elle adore sous les lampes  
Dans ses voiles d'une couleur ;

Elle se consume en prières,  
Conservant, sans en rien verser,  
L'eau de ses croyances entières,  
Car... une douzaine de pierres  
Ça suffit pour recommencer.

Jérusalem les garde encore,  
Salomon les reçut du Ciel  
Qu'avec des larmes elle implore ;  
Comme une juive que j'adore,  
L'épouse de Nathaniel.

Ce qu'on admire fort sur elle,  
C'est l'honneur de faire de l'art  
Par une pente naturelle,  
Pas pour vendre son aquarelle,  
Ni pour manger un peu de lard.

J'ai pu contempler sa peinture,  
Dans une salle au Luxembourg :  
C'est très bien peint d'après nature ;  
C'est avec l'eau, sous la toiture,  
Ça me semble, un coin de faubourg.

Sur la cymaise elle est sous verre,  
Je puis donc y mettre un baiser  
Loin des yeux du gardien sévère ;  
Bref, l'art charmant qu'elle sait faire,  
C'est, comme il sied, pour s'amuser.

Cela ne fait l'ombre d'un doute  
Pour tous, dans la société ;  
Oui, ma belle Mignonne, écoute,  
Elle pourrait épater toute  
La pâle catholicité.

Tiens ! En veux-tu rien qu'un exemple ?  
Que le sultan soit décaqué,  
Et trouve sa poche bien ample :  
« Vends-les nous, ces pierres du Temple »,  
Et Notre-Seigneur a rêvé !

Je suis juif ! ah ! ce nom m'inonde  
De sa plus sainte émotion !  
Souffre que pour eux je réponde.  
La plus noble race du monde,  
Ce sont les juifs de nation.

Eux, au moins, ont du caractère ;  
Ils sont, oui, par les traits de feu  
Du Décalogue salutaire.  
Le plus grand peuple de la Terre !  
N'est-ce pas vrai, ça, nom de Dieu !

Sotte habitude, oui, sur mon âme,  
Bonne au plus pour les ateliers ;  
Excusez moi, si je m'en blâme.  
Et si vous m'entendez, Madame,  
Que je me prosterne à vos pieds.



## LE MENDIANT

L'être que j'adore en ce monde,  
Eût-il les pieds noirs et des poux,  
C'est le mendiant, il m'inonde  
Le cœur d'une extase profonde ;  
Je lui baiserais les genoux.

D'abord il convient de vous dire  
Que si je ne l'adorais pas,  
Ça ferait peut-être sourire ;  
On penserait : Hé ! le bon sire !  
Il a le « trac » pour ses ducats.

Il a peur de faire l'aumône,  
Ou qu'on le vole, il a raison.  
Dans la vie, ah ! tout n'est pas jaune,  
Et mon ami le plus béjaune  
Ne viendrait pas à la maison.

Ou, s'il venait, il voudrait faire,  
Tout comme moi, les mêmes frais,  
Nous compterions, quelle misère !  
Et s'il me cassait, quoi ? son verre ?  
Ah ! la tête que je ferais !

Je parlerais de ma famille  
Tant, que c'en serait Han-Mer-Dent :  
« J'ai ma femme, mon fils, ma fille ;  
Oui, la petite est très gentille,  
Mais ça coûte ». « C'est évident ! »

Le mendiant, qu'est-ce qu'il coûte ?  
Titus disait : un heureux jour.  
Quand nous verrons plus d'une goutte,  
Chacun trouvera sur sa route  
Qu'avec cet homme, on fait l'amour.

Je l'aime, comme une parente,  
Pauvre... mais ça... c'est un détail...,  
D'une façon bien différente.  
Si j'avais mille francs de rente,  
Je lui donnerais... du travail.

Je lui dirais : tu vas me faire  
Un bonhomme sur ce papier.  
— « Monsieur, je ne dessine guère, »  
Alors... de me foutre en colère,  
Trouves-tu cela trop... pompier ?

Il dessinerait son bonhomme  
Bien ou mal, naturellement.  
Je dirais : combien ? — « Telle somme »  
Et je paierais, c'est presque, en somme,  
Ce que fait le Gouvernement.

Le mendiant, mais c'est mon frère !  
Comment, mon frère ? Mais, c'est moi.  
Je commence par me la faire,  
La charité, la chose est claire.  
Tu te la fais aussi, va, Toi.

Moi, souvent « je me le demande »  
Et demande, quand ça me plaît.  
Et bien ! pour ma langue gourmande,  
Plus que la vôtre n'est normande,  
Si saint Pierre ouvrait son volet,

Seulement pour une seconde :  
Si je suis là, si je le vois,  
Bien que je doute qu'il réponde,  
Je lui demande la plus ronde  
Des lunes qui rient dans les bois.

Et si, surprise ! et joie extrême !  
J'entends : « tiens ! enfant, la voici ! »  
Comme avec tes baisers que j'aime,  
Je me barbouille tout de crème,  
Sans seulement dire : merci.

## LE REFUS

Je suis pédéraste dans l'âme,  
Je le dis tout haut et debout.  
Assis, je changerais de gamme,  
Et, couché sur un lit, Madame,  
Je ne le dirais plus du tout.

La pédérastie est un vice,  
C'est l'avis de mon médecin,  
Je le crois, il n'est pas novice  
Quand il soutient que l'exercice  
Le plus naturel, le plus sain,

Sain, comme la mer et son hâle,  
L'honneur même de la maison,  
Qui fait le regard le moins pâle,  
Le plus magnifiquement mâle,  
Sans aucune comparaison,

Le plus ravissant sur la terre,  
C'est de froisser le traversin  
D'une femme qu'on... désaltère,  
Quand elle serait adultère,  
Quand elle n'aurait qu'un seul sein.

C'est là le sentiment intime  
De tous les peuples sous le ciel ;  
Et je me fous, pour la maxime,  
Que l'Exception règne ou rime  
Même d'un air spirituel ;

De tous, oui, autant que nous sommes,  
Aussi bien du Chinois charmant  
Que du Français, peintre de pommes ;  
Et c'est l'opinion des hommes  
Qui furent des hommes, vraiment,

Plus forts que ceux dont leur église  
Met les cercueils au Panthéon ;  
Ce sont ceux-là qu'on poétise,  
Par exemple... Abraham... Moïse,  
Et, si tu veux... Napoléon.

C'est l'opinion du plus sage  
Chez les Slaves au regard clair,  
Chez les Germains au doux visage,  
Chez les Latins au beau langage,  
Et chez les Bretons au cœur fier.

C'est la tienne, Aimée, et la nôtre ;  
 C'est celle de tout bon cerveau,  
 Qui n'a contre elle qu'un... apôtre,  
 Un monsieur pourtant comme un autre,  
 Son nom ?... devra rimer en veau.

— Son nom, voyons ? — Comment, Madame  
 Son nom ? mais puisqu'il n'est pas pur,  
 Il souillerait, ce nom infâme,  
 Tes chastes oreilles de femme,  
 Et puis, moi, je n'en suis pas sûr.

Si c'était une calomnie  
 Qu'une apparence aide à courir,  
 Je ferais une vilénie ;  
 Son nom ? Ah ! jamais de la vie !  
 J'aimerais cent fois mieux mourir !

La jolie école qu'il fonde,  
 Sans ce nom-là, pourra planer  
 Dans une obscurité profonde ;  
 La plus belle fille du monde  
 Comme l'on dit, ne peut donner...

D'ailleurs, madame, cette école  
 Ne fait pas beaucoup d'adhérents,  
 Il n'ont pas de porte-parole ;  
 Et c'est comme une offre un peu molle  
 Qui rit à des indifférents.

Cependant, sa présence agace  
Ceux qui la soupçonnent dans l'air,  
Car ce soupçon va, se déplace,  
Et finalement vous enlace  
Comme la vague dans la mer.

Ces messieurs lisent la gazette,  
Dinent en ville assez bien mis ;  
Quelquefois courtisent Lisette ;  
J'approuve cela, mais, mazette !  
Je n'en... gueule pas mes amis.

Oui, ce vilain soupçon nous gêne  
Et pourrait submerger un jour,  
Près de la niche, avec la chaîne,  
L'Amitié, cette belle chienne,  
Qui hurle à sa lune d'amour.

Pour moi, vous remarquerez comme  
J'ai quelque grâce à protester :  
Passant pour la moitié d'un homme,  
N'aurais-je pas le droit, en somme,  
De chercher à me compléter ?

Bien mieux, tiens ! je ne suis pas large,  
Mais le plus raide des paris  
Qu'on me le tienne, et je me charge  
Sous les yeux du public, en marge,  
Du plus vieux mouchard de Paris !

Or, je ne suis pas pédéraste ;  
Que serait-ce si je l'étais !



## LA VISITE

Moi mouchard ?... oui, madame Phaïlle,  
Comme on Vous nomme dans l'endroit,  
Que Tu ravis avec ta taille,  
Où tu prends du bout d'une paille,  
Au temps chaud, ton sorbet... très froid.

*A l'Ictinus* ! près de la place  
Et du palais de Médicis,  
Tu t'asseyais, pâle, un peu lasse ;  
Et ta grenadine à la glace  
Souriait, rose, à mon cassis.

Beau café ; terrasse ; pratique  
Chère aux chanteurs du vieux Faubourg ;  
A proximité fantastique  
De l'Odéon ; vue artistique  
Sur les arbres du Luxembourg.

Je disais? ah!... ceci, Madame,  
Que s'il est un pauvre mouchard  
Sur la galère noire où rame  
L'esclave du Paris infâme,  
Sans l'excuse d'être pochard,

C'est moi, je n'en connais pas d'autre,  
Chefs ni roussins. C'est entendu.  
Ah! si! j'en connais un... l'apôtre...  
O catholiques, c'est le nôtre;  
Oui, le seul... qui se soit pendu.

Nul n'a ramassé son nom sale;  
L'amour n'a plus redit ce nom.  
La chose était trop... colossale!  
Qu'un père appelle... Elagabale  
Son fils... à la rigueur... mais... non.

Ah! Madame! que ça de fête!  
J'en connais un second: Javert.  
Le Javert chéri du poète,  
Qui dit la messe... avec sa tête!  
Triste prêtre du bonnet vert!

Mais ça vous pose! on vous renc mme  
Chez les gueux et chez les richards!  
On croit troubler le pape à Rome!  
Et ça fait de vous un grand homme,  
Vénééré de tous les mouchards.

Mon Javert, dit-il, est honnête.  
 Honnête ! où vas-tu te fourrer ?  
 Ce n'est pas sublime, c'est bête,  
 Autant contempler la lunette

. . . . .  
 Un mouchard, mais ça vend son âme !  
 Comment, son âme ! son ami !  
 Ça vendrait son fils ; une femme !  
 Pourquoi non ? C'est dans... le programme,  
 On n'est pas honnête à demi.

Ça vendrait n'importe laquelle  
 D'entre les femmes d'à présent !  
 Quand je songe que la séquelle  
 Pourrait t'effleurer de son aile  
 Ne serait-ce qu'en te rasant,

Comme Eole, qui souffle et cause  
 Des ravages dans le faubourg  
 Où, la nuit, Montmartre repose,  
 Peut importuner une Rose  
 Dans le jardin du Luxembourg ;

Moins : comme le zéphir, qui rôde,  
 Vent, on peut dire, un peu balourd,  
 Mais bon zouave, allant en maraude,  
 Peut froisser la Fleur la plus chaude  
 Des plus blanches du Luxembourg ;

Moins : comme une anthere blessée  
Par la brise folle qui court,  
Sa chemisette retroussée,  
Peut entêter une Pensée  
La plus belle du Luxembourg.

Moins : comme la vergue cassée  
D'un marin, retour de Cabourg,  
Fier de sa flotte cuirassée,  
Fait se tourner une Pensée  
Vers le bassin du Luxembourg ;

Moins : comme une vesce élançée  
Par une bague de velours,  
Lui fichant sa douce fessée,  
Distrait la plus sage Pensée  
De l'un et l'autre Luxembourgs ;

Rien que ça ! ce serait la pire  
Des injustices envers Toi.  
Il est minuit, je me retire.  
D'ailleurs, j'ai quelque chose à dire  
Au Préfet de Police, moi.

Toi, toutes les femmes sont bonnes,  
Tu m'entends ; seules, ou par deux ;  
N'appartenant qu'à leurs personnes ;  
Quant à tes mouchards... ces colonnes ?  
Dis plutôt... ces bâtons merdeux,

Tu vas tous les foutre a la porte ;  
Mais, en assurant leurs vieux jours ;  
Jusqu'à l'heure où le char emporte,  
La dernière... retraite... morte,  
Et laisse faire les amours.

Ce sont tes pieds ? Chacun y pisse.  
Honneur aux pieds estropiés !  
Mais les tiens ! tu sais où ça glisse !  
Donc,.. mon beau Préfet de Police,  
Laisse-moi... te laver les pieds...

Assieds-toi ; jette au feu ta honte,  
Au vent tous tes affreux papiers !  
Fais remplir un bassin en fonte ;  
Comme les pieds des douze, compte...  
Laisse-moi... te laver les pieds...

Tes pieds aussi noirs que la suie,  
Comme moi-même je les eus,  
Baignant dans les eaux de sa pluie,  
Et souffre que je les essuie  
Avec le linge de JÉSUS.

## LE VERRE

Madame, on m'a dit l'autre jour  
Que j'imitais qui donc ? devine ;  
Que j'imitais Musset : le tour  
N'en est pas nouveau, j'imagine.

Musset a répondu pour nous :  
« C'est imiter quelqu'un que diantre !  
Ecrit-il, que planter des choux  
En terre... ou des enfants... en ventre. »

Et craquez, corsels de satin !  
Quant à moi, s'il me faut tout dire,  
J'imité quelqu'un, c'est certain,  
Quelqu'un du poétique empire.

Je m'élançe sur son chemin  
Avec la foi bénédictine ;  
Cherchez dans tout le genre humain.  
Eh ! bien... c'est elle Valentine.

On ne peut copier son air,  
Ses propos et son moindre geste,  
Mais son cœur ! mais son esprit fier !  
Je peux attendre pour le reste.

Ça me conduira qui sait où ?  
Je crois être elle, ma parole !  
Au lieu de dire : je suis fou,  
L'autre jour j'ai dit : je suis folle !

Ma personnalité, ma foi !  
S'est envolée, et ceci même,  
Mes vers sont d'elle et non de moi,  
Si toutefois elle les aime ;

Ce serait par trop hasardeux  
Que de mettre tout un volume  
Sur son dos, si nous sommes deux,  
Je suis seul à tenir la plume !

Oh ! bien seul ! ne confondons pas,  
Je suis parfaitement le maître ;  
Car des fautes ou de faux pas  
Elle ne saurait en commettre.

Vous voyez, c'est bien différent  
De ce que racontait l'histoire.  
Ah ! Si son verre était moins grand,  
J'aurais voulu peut-être y boire...



---

Il est bien grand, en vérité !  
Ne croyez pas que je badine ;  
Je boirai donc à sa santé,  
Dans le Verre de Valentine.

## DAUPHIN

Madame, on dit que les bons comptes  
Font les bons amis, soit, comptons...  
Comme dans les comptes des contes,  
Par bœufs, par veaux et par moutons ;

Pris un jour une cigarette  
De vous, dois : quatre-vingt-dix bœufs ;  
A ton bouquet, une fleurette,  
Peut-être une, peut-être deux,

Dois quatre-vingts bœufs ; pour l'essence  
Que ta lampe brûlait la nuit,  
Mille moutons que je recense  
Près du berger que son chien suit ;

Pris à ta cuisine adorable  
Un bout de pain, un doigt de vin,  
Dois : une vache vénérable  
Avec sa crèche de sapin ;

Mangé sept de les souveraines  
Et célestes pommes au lard,  
Dois : le taureau, roi des arènes,  
Le plus féroce couillard ;

Pour ton savon d'un blanc d'ivoire,  
Je conviens qu'en l'usant, j'eus tort,  
Dois : tous les veaux du champ de foire  
Qui prononcent ME le plus fort ;

Marché, la nuit, dans ta chaussure  
Dont j'aplatissais le contour,  
Dois : le prince de la luxure,  
Le bouc le plus propre à l'amour.

Pour l'eau bue à ta cruche pleine,  
La nuit, sur ton lit sans rideau,  
Dois : le bélier avec sa laine  
Le plus vigoureux buveur d'eau.

Pour le retour de tes semelles  
Sur les trottoirs de ton quartier,  
Dois : la chèvre dont les mamelles  
Allaiteraient le monde entier ;

Pour ta clef tournant dans ta porte  
Dois, avec les champs reverdis,  
Tout agneau que la brebis porte,  
Sans compter ceux du paradis.

Constatez mon exactitude,  
Voyez si j'ai fait quelque erreur,  
Quand on n'a guère d'habitude,  
On ne compte pas sans terreur.

Hélas ! oui, sans terreur, madame,  
Car je n'ai ni bœufs, ni moutons,  
De veaux que les vœux de mon âme,  
Et ceux-là, nous les omettons.

Penserez-vous que je lésine,  
Si je reste, j'en suis penaud,  
Le maquereau de Valentine...  
Quelle Valentine?... Renault.

Quoi ! je serais de la famille !  
Bon ! me voilà joli garçon !  
Ça ne vient pas à ta cheville...  
Et c'est un bien petit poisson.

Que ce maquereau qu'on te donne...  
Mieux vaudrait... un coq sur l'ergot...  
Tiens, mettons Dauphin, ma Mignonne,  
C'est la même chose en argot.

Entre Montmartre et Montparnasse,  
L'enfant de la place Maubert,  
Pour ces beaux messieurs de la Nasse  
Dit : Dos, ou Dos fin, ou Dos vert.

Dauphin, c'est ainsi que l'on nomme  
Le fils d'un roi... d'ailleurs je sais  
Assez distinguer un nom d'homme  
Du nom d'un port... en bon français.

Pourtant... Dauphin ne sonne guère,  
Maquereau, lui, qu'il sonne bien !  
Il vous a comme un air de guerre,  
Et fait-on la guerre avec rien ?

Il sonne bien, tu le confesses,  
(Tant pis si vous vous étonnez)  
Comme une claque sur vos fesses,  
De la main de qui ? devinez.

De ton mari ?... Vous êtes fille.  
De ton amant ? de ton amant !  
Ah ! Vous êtes bien trop gentille  
Pour chérir ce nom alarmant.

De ton homme ? Il n'est pas si bête.  
Devinez, voyons, devinez...  
Eh !... de la main de ton poète  
Plus légère... qu'un pied de nez !

Oui, ça ne fait bondir personne ;  
Dauphin, c'est mou, c'est ennuyeux,  
Tandis que : Maquereau ! ça sonne !  
Décidément, ça sonne mieux !

## ATHÉE

Le monde attend un nouveau Dieu.

JOSEPH DE MAISTRE.

Je m'adresse à tout l'univers,  
Après David, le roi psalmiste.  
Oui, Madame, en ces quelques vers,  
Je m'adresse à tout l'Univers.  
Sur les continents et les mers,  
Si tant est qu'un athée existe,  
C'est moi, dis-je, à tout l'Univers,  
Après David, le roi psalmiste.

Je me fous bien de tous vos dieux,  
Ils sont jolis, s'ils vous ressemblent,  
Et bons à foutre dans les lieux.  
Je me fous bien de tous vos dieux,  
Je me fous même du bon vieux,  
L'unique, devant qui tous tremblent ;  
Je me fous bien de tous vos dieux,  
Ils sont jolis, s'ils vous ressemblent.

Je ris du Dieu des bonnes gens,  
S'il en est encor par le monde ;  
Avec les gens intelligents,  
Je ris du Dieu des bonnes gens.  
Sacré Dieu ! quels airs indulgents !  
Quel gros c..., quelle panse ronde !  
Mais... pour les seules bonnes gens,  
S'il en est encor par le monde.

Je me fous aussi de celui  
Des grands philosophes, très drôles,  
Qui parfois se prennent pour lui.  
Je me fous aussi de celui  
Dont l'incommensurable ennui  
Voudrait peser sur nos épaules,  
Je me fous aussi de celui  
Des grands philosophes, très drôles.

Je plains fort, vous entendez bien,  
Tout homme qui dit : Dieu, sur terre,  
Indou, musulman ou chrétien,  
Je le plains, vous entendez bien ;  
Le déiste aussi, qui n'est rien  
Dans l'église ou le phalanstère.  
Je plains fort, vous entendez bien,  
Tout homme qui dit : Dieu sur terre.



Je suis comme le vieux Blanqui  
Je dis aussi « ni Dieu ni maître »  
Ni maîtresse... c'est riquiqui.  
Je suis comme le vieux Blanqui.  
Je me fous de n'importe qui,  
Je jette tout par la fenêtre,  
Et je me fous bien de Blanqui,  
Comme de son « ni Dieu ni maître. »

Je n'en ai qu'un, mais assez bon  
Nom de Dieu ! pour que je l'écule,  
Votre vrai Dieu, Dieu sans... rayon.  
Je n'en ai qu'un, mais assez bon :  
Le monde entier, ce grand capon,  
Vit dans la peur de sa fêrule.  
Je n'en ai qu'un mais assez bon  
Nom de Dieu ! pour que je l'écule.

L'un ou l'autre mot m'est égal,  
Si mon langage est clair, Madame.  
Etre clair c'est le principal.  
L'un ou l'autre mot m'est égal.  
Mais l'autre était grossier pas mal,  
Et... j'ai le respect de la femme.  
L'un ou l'autre mot m'est égal,  
Si mon langage est clair, Madame.

## TARTARIN

De Marseille, moi ? de Marseille ?  
Tu veux que j'en sois, c'est trop fort !  
M'entends-tu dire qu'il « soleille » ?  
Je ne suis pas né dans le Nord,

Je dois en convenir sans honte ;  
Mais on peut venir du Midi,  
En chair, en os, et même... en fonte,  
Sans sortir de Lonchamps, pardi !

Si j'en étais, m'en cacherais-je ?  
Au contraire, j'en serais fier :  
Il y tombe aussi de la neige,  
Et comme au Havre... on a la mer.

Je ne vois pas la différence ;  
Affaire de goût, de couleur.  
Du reste, Marseille est en France,  
Sur la carte, aussi bien qu'Harfleur...

Voyons ! qui ferait des manières  
Pour en être s'il en était,  
La ville n'est pas des dernières,  
Foutre non ! car Elle existait

Déjà, depuis belle lurette,  
Qu'on ne parlait pas de Paris,  
Et qu'aucune autre n'était prête  
A loger ça... de ses chéris ;

Oui, Marseille était grande fille,  
Que toutes les autres, comprends,  
Les moins gosses de la famille  
N'avaient pas encor de parents.

Elle est antique !... oh ! mais !... pas vieille ;  
C'est au contraire la cité  
La plus jeune et la plus vermeille,  
N'offensons pas la vérité.

Les femmes y sont !... Valentine,  
Tu les aimerais, comme moi,  
Si tu voyais la taille fine  
De Valentine, comme Toi,

C'est ma cousine... elle demeure  
Ma foi ! par là, pas loin du port...  
Ce que je sais, ou que je meure,  
C'est qu'elle aussi l'a beau... le port !

Toutes les autres sont comme elle,  
Et sans titre, ou sur parchemin,  
Des reines, jusqu'à la semelle,  
Avec du poil... pas dans la main.

Après ça, vois comme nous sommes  
Encore, en France, inconséquents :  
On vient médire de leurs hommes !  
Serait-ce qu'ils sont tous marquants ?

Il se pourrait, car on les chine,  
Tiens ! surtout de votre côté,  
Où l'on dédaigne la sardine ;  
Ah ! le hareng... à sa beauté !

De temps en temps, on entend dire :  
« Oh ! le Marseillais ! » eh ! bien, quoi ?  
Le Marseillais ! il aime à rire.  
Prises-tu les gens tristes, toi ?

Il est brun, n'a pas les dents noires,  
Il sait lire, écrire et compter ;  
Il a toujours un tas d'histoires  
Crevantes à vous raconter :

Poli, galant avec les femmes,  
Il n'accepterait jamais rien  
D'elles, que leurs baisers de flammes :  
Il fait, ma foi ! bougrement bien ;

Qu'on le critique, il n'en a cure,  
Pas plus que de savoir son nez  
Au beau mitan de sa figure  
Ou de ce que vous devinez ;

Il est propre, ses mains sont nettes,  
Leur gant n'est pas mis à l'envers,  
Et surtout, elles sont honnêtes.  
Que voulez-vous de plus ? des vers ?

Des vers qui ne soient pas des versse ?  
Il peut vous en faire... en français...  
Vous me jetez à la traverse  
Qu'il est?... Hâbleur?... ah ! oui, je sais,

Il se vante... d'être modeste,  
Ça, c'est un tort... il ferait mieux  
De se vanter de tout le reste,  
Mais nul n'est parfait sous les cieux.

Ainsi, vous voyez bien, Madame,  
Que si j'étais, comment ? encor ?  
Moi, Marseillais ! mais sur mon âme.  
Si je l'étais... j'aurais de l'or,

Je n'irais jamais qu'en voiture,  
Avec un train à tout casser,  
Tout serait en déconfiture  
Partout où l'on me voit passer.

---

Je leurs montrerais ce qu'on gagne  
A nous Han-Mer-Dé... Troun-dé-l'ér !  
Puisque je suis de la campagne  
Où l'on respire le bon air,

Donc, je ne suis pas de Marseille.  
C'est vrai, que je suis né si près,  
Que j'en ai l'accent dans l'oreille...  
Oui, na, j'en suis... et puis après ?

## IGNORANT

Je suis bien ignorant, Madame :  
Je ne sais si j'ai quatre mains,  
Si je n'ai qu'un corps ou qu'une âme  
Ou quatre pieds sur les chemins.

Je ne sais pas si j'ai deux queues,  
Et deux têtes, il se pourrait ;  
Mais je ne ferais pas trois lieues  
Pour prendre au vol ce beau secret.

Je ne sais si j'ai quatre joues,  
Sous quatre-z-yeux ou sous deux nez,  
Comme ceux avec qui tu joues,  
Sans gestes trop désordonnés.

Je ne sais pas si j'ai six... têtes  
Ou six ou sept, entendons-nous,  
Ké-ke-ça peut vous fiche... arsouilles,  
Je ne couche pas avec vous.



Toi, dont le lit doré sait faire  
Magnifiquement son devoir,  
Peut-être, tu n'as qu'un ovaire...  
Je ne tiens pas à le savoir.

J'ignore encor... si... dans les fesses,  
S'effeuille la rose des vents,  
Car celles sur qui tu t'affaisses...  
Je consulterai les savants.

Je ne sais rien de rien des choses,  
J'aime à bâiller, même au grand jour,  
Mieux que l'huître et plus que les roses  
Qui n'en font pas moins bien l'amour.

Je ne sais rien... qu'un peu... l'histoire  
De la France... et de ses succès,  
Or, ce n'est pas très méritoire,  
Je suis républicain Français.

Je crois savoir qu'elle s'ébauche  
Avec les Gaulois, et les Francs,  
Ces Germains de la couille gauche,  
Qui ne me sont indifférents.

Qu'elle se précise au bruit... juste,  
Que fit en s'ouvrant sans façons  
Le soldat, dont Clovis, auguste,  
Fendit... le vase de Soissons.

Qu'elle s'étend, sous sa courtine  
Que les Lys brodent à l'envi,  
Jusqu'au règne de Valentine,  
Sous le nez de Monsieur Grévy.

## MARSEILLE !

C'est à Rouen, votre Rouen, Madame,  
Qu'on brûla... (je fais un impair)  
Mais Marseille ! c'est une femme  
Qui se lève, au bord de la mer !

Le Havre a votre amour, et d'une ;  
Son port, et de deux ; qu'il soit fier !  
Mais Marseille ! c'est une brune  
Qui sourit, au bord de la mer !

Comme le fauve qu'il rappelle ;  
Lyon porte beau, par un temps clair ;  
Mais Marseille ! est une « bien belle »  
Qu'on salue, au bord de la mer ;

Les vignes où vole la grive  
Près de Dijon n'ont pas le ver ;  
Mais Marseille ! est une « bien vive »  
Qui chantonne, au bord de la mer ;

Bordeaux, avec sa gloire éparse  
Sur vingt océans, a grand air !  
Mais Marseille ! c'est une garce  
Qui vous grise, au bord de la mer ;

Le beffroi d'Arras se redresse  
Comme la hune au vent d'hiver ;  
Mais Marseille ! est une bougresse,  
Qui tempête, au bord de la mer ;

Laval est un duc, ma Mignonne,  
Dont le poiré n'est pas amer ;  
Mais Marseille ! est une « bien bonne »  
Qui se calme, au bord de la mer ;

Toulouse est un ténor qui traîne  
Où frise peut-être un peu l'r...  
Mais Marseille ! est une syrène  
Qui chuchotte, au bord de la mer ;

Clermont à ses volcans où rôde  
Le souvenir d'un feu d'enfer ;  
Mais Marseille ! est une « bien chaude »  
Qui vous baise, au bord de la mer ;

Grenoble a Bayard, la prouesse  
Fait homme et l'honneur fait de fer ;  
Mais Marseille est une déesse  
Qu'on adore, au bord de la mer ;

---

Toulon aura l'âme sereine  
Quand on aura purgé son air ;  
Mais Marseille, elle, est une reine  
Qui se couche au bord de la mer !

Elle adore Paris, Madame,  
Paris est l'homme qu'il lui faut,  
Car Marseille, c'est une femme  
Qui n'a pas le moindre défaut.

Paris, le lui rend bien, du reste,  
Il lui dit : si tu t'asseyais ?  
Car Marseille n'a pas la peste  
Et n'a plus l'accent marseillais!

## L CIDRE

Je veux en vider un grand litre.  
C'est très chic le cidre, et d'abord  
C'est le tien ! je l'aime à ce titre.  
Il est clair, derrière sa vitre,  
Comme une aube des Ciels du Nord.

C'était le cidre de Corneille,  
Ne pas confondre avec le Cid :  
Le premier sort de la bouteille,  
L'autre, le casque sur l'oreille,  
Doit venir de Walladolid.

C'était le cidre de Guillaume,  
Duc des Normands pleins de valeur,  
Qui fit, sur leur nouveau royaume,  
Flotter les plumes de son heaume,  
Plus doux que les pommiers en fleur !

Ah ! vos pommiers criblés de pommes,  
Savez-vous qu'ils ne sont pas laids !  
Il me semble que nous y sommes,  
Non loin des flots, où sont les hommes,  
Près du sable, où sont les mollets.

Et les pommes donc ! qui n'adore  
Leurs jolis rouges triomphants !  
Qu'elles soient deux ou plus encore ;  
Sans les pommes que l'on dévore,  
Personne ne ferait d'enfants,

L'humanité serait peu fière ;  
Vos cœurs, Femmes, seraient glacés,  
Sans les pommes... qu'avait ton père,

. . . . .  
. . . . .

Ah ! bienheureuses sont les branches,  
Qui cachent, dans leur gai fouillis,  
Le cidre d'Harfleur ou d'Avranches,  
Que l'on boit gaiment, les dimanches,  
Aux cabarets de ton pays !

Et bienheureux sont ceux qui portent  
Ces fruits dans toutes leurs saveurs ;  
Que jamais ; jamais ils n'avortent,  
Puisque aussi bien c'est d'eux que sortent  
Les Buveuses et les Buveurs !



## CHANSON

Puisque de Sisteron à Nantes ,  
Au cabaret, tout français chante,  
Puisque je suis ton échanton,  
Je veux, ô Française charmante,  
Te fredonner une chanson ;  
Une chanson de ma manière,  
Pour toi d'abord, et mes amis,  
En buvant gaiement dans mon verre  
A la santé de ton pays.

Amis, buvons à la Fortune  
De la France, Mère commune,  
Entre Shakespeare et Murillo :  
On y voit la blonde et la brune,  
On y boit la bière... et non l'eau.  
Doux pays, le plus doux du monde,  
Entre Washington... et Chauvin,  
Tu baises la brune et la blonde,  
Tu fais de la bière et du vin.

Ton cœur est franc, ton âme est fière ;  
Les soldats de la Terre entière  
T'attaqueront toujours en vain.  
Tu baises la blonde et la bière  
Comme on boit la brune et le vin.  
La brune a le c... de la lune,  
La blonde a les poils... du matin...  
Garde bien ta bière et ta brune,  
Garde bien ta blonde et ton vin !

On tire la bière de l'orge,  
La baïonnette de la forge,  
Avec la vigne on fait du vin.  
Ta blonde a deux fleurs sur la gorge,  
Ta brune a deux grains de raisin.  
L'une accroche sa jupe aux branches,  
L'autre sourit sous les houblons :  
Garde bien leurs garces de hanches,  
Garde bien leurs bougres de... têtes.

Pays vaillant comme un archange,  
Pays plus gai que la vendange  
Et que l'étoile du matin,  
Ta blonde est une douce orange,  
Mais ta brune ah !... sacré matin !  
Ta brune a la griffe profonde ;  
Ta rousse a le teint du jasmin ;  
Garde-les bien ! Garde ta blonde  
Garde-la, le sabre à la main.

Que tes canons n'aient pas de rouilles,  
Que tes fileuses de quenouilles  
Puissent en paix rire et dormir,  
Et se repose sur tes... jambes  
Du présent et de l'avenir.  
C'est sur elles que tu travailles  
Sous les toisons d'ombre ou d'or fin :  
Garde-les des regards canailles,  
Garde-les du coup d'œil hautain !

Pays galant, ta langue est claire  
Comme le soleil dans ton verre,  
Plus que le grec et le latin ;  
Autant que ta blonde et ta bière  
Garde-la bien, comme ton vin.  
Pays plus beau que le Soleil, Lune,  
Etoile, aube, aurore, et matin,  
Aime bien ta blonde et ta brune,  
Et fais leur... beaucoup de soldats !

## LA POUDRE

Et vos cheveux, alors, de sombres  
Deviennent gris, et de gris, blancs,  
Comme un peuple aux ailes sans nombres  
De colombes aux vols tremblants,

Suis-je sur terre ou bien rêvè-je ?  
Quoi, c'est vous, c'est toi que je vois  
Sous ta chevelure de neige,  
Jeune de visage et de voix ;

Le corps svelte et libre d'allure,  
Sans rien de fané ni de las,  
Et cependant ta chevelure  
Est plus blanche que les lilas.

Pour qu'il meure et pour qu'il renaisse,  
Viens-tu verser à mon désir,  
Avec le vin de la jeunesse  
L'expérience du plaisir ?

Avec ta voix pleine de verve,  
Et la pureté de tes mains,  
Es-tu la déesse Minerve  
Sous l'acier du casque romain ?

Viens-tu verser, dans ta largesse,  
Au cœur qui ne peut s'apaiser,  
Avec le vin de la sagesse,  
L'expérience du baiser ?

Jeune Femme aux cheveux de Sage,  
Tels qu'un vol de blancs papillons,  
C'est la gloire de ton visage  
Qui l'entoure de ses rayons ;

Si ce n'est l'Amour, c'est l'image  
De l'Amour, qu'en vous je veux voir,  
Jeune femme aux cheveux de Mage,  
Tels que les neiges du savoir !

Sous votre vieillesse vermeille  
La caresse se cache et rit,  
Comme une chatte qui sommeille  
Sur les griffes de son esprit.

Dans ta vieillesse enchanteresse  
Je veux t'étreindre et m'embraser  
Dans l'alambic de ta caresse,  
Sous l'élixir de ton baiser.

## L'AME

Comme un exilé du vieux thème,  
J'ai descendu ton escalier ;  
Mais ce qu'a lié l'Amour même,  
Le temps ne peut le délier.

Chaque soir quand ton corps se couche  
Dans ton lit qui n'est plus à moi,  
Tes lèvres sont loin de ma bouche,  
Cependant, je dors près de Toi.

Quand je sors de la vie humaine,  
J'ai l'air d'être en réalité  
Un monsieur seul qui se promène,  
Pourtant je marche à ton côté.

Ma vie à la tienne est tressée  
Comme on tresse des fils soyeux,  
Et je pense avec ta pensée,  
Et je regarde avec tes yeux.

Quand je dis ou fais quelque chose,  
Je te consulte, tout le temps ;  
Car je sais, du moins, je suppose,  
Que tu me vois, que tu m'entends.

Moi-même je vois tes yeux vastes ,  
J'entends ta lèvre au rire fin.  
Et c'est parfois dans mes nuits chastes  
Des conversations sans fin.

C'est une illusion sans doute,  
Tout cela n'a jamais été ;  
C'est cependant, Mignonne, écoute  
C'est cependant la vérité.

Du temps où nous étions ensemble,  
N'ayant rien à nous refuser,  
Docile à mon désir qui tremble  
Ne m'as-tu pas, dans un baiser,

Ne m'as-tu pas donné ton âme ?  
Or le baiser s'est envolé,  
Mais l'âme est toujours là, Madame,  
Soyez certaine que je l'ai.



## CAS DE DIVORCE

Adam était fort amoureux.  
Maigre comme un clou, les yeux creux ;  
Son Eve était donc bien heureuse  
D'être sa belle Eve amoureuse,  
Mais, ... fiez-vous donc à demain !  
Un soir, en promenant sa main  
Sur le moins beau torse du monde,  
Ah ! ... sa surprise fut profonde !  
Il manquait une côte... là.  
Tiens ! Tiens ! que veut dire cela ?  
Se dit Eve, en baissant la tête.  
Mais comme Eve n'était pas bête,  
Tout d'abord Eve ne fit rien  
Que s'en assurer bel et bien.  
« Vous, Madame, avec cette mine ?  
Qu'avez-vous donc qui vous chagrine ? »  
Lui dit Adam, le jour suivant.  
« Moi, rien... dit Eve... c'est... le vent. »  
Or, le vent dormait sous la plume,  
Contrairement à sa coutume.

Un autre eût été dépité,  
Mais comme il avait la gaieté  
Inaltérable de son âge,  
Il s'en fut à son jardinage  
Tout comme si de rien n'était.

Cependant, Eve s'em...bêtait  
Comme s'ennuie une Princesse,  
« Il faut, nom de Dieu, que ça cesse »,  
Se dit Eve, d'un ton tranchant.  
« Je veux le voir, oui, sur le champ »,  
Je dirai « Sire, il manque à l'homme  
Une côte, c'est sûr, en somme,  
En général, ça ne fait rien,  
Mais ce général, c'est le mien.  
Il faut donc la lui donner vite.  
Moi, j'ai mon compte, ça m'évite  
De vous importuner, mais lui,  
N'a pas le sien, c'est un ennui.  
Ce détail me gâte la fête.  
Puisque je suis toute parfaite,  
J'ai bien droit au mari parfait.  
Il ne peut que dire : en effet, »

Ici la Femme devint... rose,

« Et s'il dit, prenant mal la chose :  
« Ton Adam n'est donc plus tout nu ! »  
Il fallait cette côte absente  
Qu'elle en parût reconnaissante !

Doux Jésus !

Tout fut bien changé.

Eve prit son air affligé,  
Et lorsqu'Adam parmi les branches,  
Voyait boudier ses... formes blanches,  
Et que ne pouvant s'en passer,  
Il accourait, pour l'embrasser,  
Tout rempli d'une envie affreuse :  
« Ah ! que je suis donc malheureuse ! »  
Disait Eve, qui s'affalait.

Enfin, un jour qu'Adam parlait  
D'une voix trop brusque et trop haute :  
« Pourquoi, dis, que t'as pas ta côte ? »

« Voyons ! vous vous... fichez de moi !  
Tu le sais bien, ... comment, c'est toi,  
Toi, ma côte, qui se réclame ! »

— « Ça n'empêche pas » dit la Femme,  
A ta place, j'insisterais, »

— Si je faisais de nouveaux frais  
Dit Adam ; j'aurais trop de honte.  
Nous avons chacun notre compte,  
Toi comme moi, tu le sais bien,  
Et le Prince ne nous doit rien ;  
Car nul en terme de boutique  
Ne tient mieux son arithmétique.

Ce raisonnement était fort,  
Eve pourtant n'avait pas tort.  
Tu m'as, en tendant tes mains franches,  
Dit, « voici la fleur de mes branches,  
Et voilà le fruit de ma chair ! »  
« En effet, ma chère ! »

— « Ah!.., mon cher !

J'avais pris moi cette parole  
Au figuré... mais j'étais folle ! »

— « Je t'avais prise au figuré  
Moi-même, » dit Adam, paré  
De sa dignité fraîche éclose  
Et qui lui prêtait quelque chose  
Comme un ton de maître d'hôtel,  
Déjà suffisamment mortel ;  
« L'ayant dit un peu comme on tousse.  
Vois, quand la vérité nous pousse,  
Il faut la dire, malgré soi. »

« Je ne peux pas moi comme toi. »  
Fut tout ce que répondit Eve.

La nuit s'en va, le jour se lève,  
Adam saisit son arrosoir,  
Et, « ma belle enfant, à ce soir ! »

Sa belle enfant ! pauvre petite !  
Elle, jadis sa... favorite,  
Était son enfant, à présent.  
Quoi ? Ce n'était pas suffisant  
Qu'Adam n'eût toujours pas sa côte,  
A présent c'était de sa faute !  
Elle en avait les bras cassés !  
Et ce n'était encore assez.  
« Mais puisque ça ne se voit pas, »  
Dit Adam. « Ça se sent, » dit Eve,  
Avec sa voix sifflante et brève.

Adam partit à contre-cœur,  
Car dans le fond il avait peur  
De dire, en cette conjoncture,  
A l'Auteur de la créature :  
Vous avez fait un pas de clerc  
En ratant ma côte, c'est clair.  
Sa démarche impliquait un blâme.  
Mais il voulait plaire à sa femme.

Eve attendit une heure vingt  
Bonnes minutes ; il revint  
Souriant, la mine attendrie,  
Et, baisant sa bouche fleurie,  
L'étreignant de son bras musclé :  
« Je ne l'ai pas, pourtant je l'ai.  
Je la tiens bien puisque je t'aime,  
Sans l'avoir, je l'ai tout de même.

Eve sentant que ça manquait  
Toujours, pensa qu'il se moquait ;  
Mais il lui raconta l'histoire  
Qu'il venait d'apprendre, il faut croire,  
De l'origine de son corps,  
Qu'Eve était sa côte, et qu'alors...  
La chose...

Ah ! c'est donc ça... dit-Elle,

Que le jour, oui, je me rappelle,  
Où nous nous sommes rencontrés  
Dans les parteres diaprés,  
Que lui-même il n'est pas venu ?  
A-t-il sa langue dans sa poche ?  
Sur la mèche où le cœur s'accroche,  
La casquette à n'en plus finir ?  
Est-il en train de devenir...  
Soutenu ?... » que répliquerai-je ?

La Femme ici devint... de neige.

Sitôt qu'Adam fut de retour  
Eve passa ses bras autour  
Du cou, le plus fort de son monde,  
Et, renversant sa tête blonde,  
Reçut deux grands baisers joyeux ;  
Puis fermant à demi les yeux,  
Pâmée au rire de sa bouche,  
Elle l'attira vers sa couche,

Où commençant à s'incliner,  
L'on se mit à se lutiner.  
Soudain : « Ah ! qu'as-tu là ? fit Eve.  
Adam parut sortir d'un rêve.  
« Là... mais, rien... » dit-il. « Justement,  
Tu n'as rien, comme c'est charmant !  
Tu vois, il te manque une côte.  
Après tout, ce n'est pas ta faute,  
Tu ne dois pas te tourmenter ;  
Mais sur l'heure, il faut tout quitter,  
Aller voir le Prince, et lui dire  
Ce qu'humblement ton cœur désire ;  
Que tu veux ta côte, voilà.  
Or, pour lui, qu'est-ce que cela ?  
Moins que rien, une bagatelle. »  
Et prenant sa voix d'Immortelle :  
« Allons ! Monsieur... tout de ce pas. »  
Eve changea de ritournelle,  
Et lorsqu'Adam était... sur elle,  
Elle répétait d'un ton las :  
« Pourquoi, dis, que tu m'aimes pas ? »

Sur ces entrefaites, la femme  
S'en vint errer, le vague à l'âme,  
Autour de l'arbre défendu.  
Le serpent s'y trouvait pendu  
Par la queue, il leva la tête.  
« Eve, comme vous voilà faite ! »  
Dit-il, en la voyant venir.



La pauvre Eve n'y put tenir ;  
Elle lui raconta sa peine,  
Et même fit voir... une veine.  
Le bon Vieux en parut navré  
Tiens ! Tiens ! dit-il ; c'est pourtant vrai.  
Eh ! bien ! moi : j'ai votre remède ;  
Et je veux vous venir en aide,  
Car je sais où tout ça conduit.  
Ecoute-moi, prends de ce fruit.  
« Oh ! non ! » dit Eve « et la défense ? »  
Ton prince est meilleur qu'il ne pense  
Et ne peut vous faire mourir.  
Prends cette pomme et va l'offrir  
A ton mari, pour qu'il en mange,  
« Et, dit, entr'autres choses, l'Ange,  
Parfaits alors, comme des Dieux,  
En lui, plus de vide odieux !  
Vois qu'elle épine je vous ôte.  
Ce pauvre Adam aura sa côte.  
C'était tout ce qu'Eve voulait.  
Le fruit était là qui parlait,  
Eve étendit donc sa main blanche  
Et le fit passer de la branche  
Sous sa nuque, dans son chignon.

Eve trouva son compagnon  
Qui dormait étendu sur l'herbe,  
Dans une pose peu superbe,  
Le front obscurci par l'ennui.

Eve s'assit auprès de lui,  
Eve s'empara de la pomme,  
Se tourna du côté de l'Homme  
Et la plaçant bien sous son nez,  
Loin de ses regards étonnés :  
« Tiens ! regarde ! la belle pêche ! »  
— « Pomme » dit-il d'une voix sèche.  
« Pêche ! Pêche ! » « Pomme ». « Comment ?  
Ce fruit d'or, d'un rose charmant,  
N'est pas une pomme bien ronde ?  
Voyons !.. demande à tout le monde ?  
— « Qui tout le monde ? » Eve sourit :  
« J'ai dit tout le monde ? » et reprit,  
Lui prenant doucement la tête !  
« Eh ! oui, c'est une pomme, bête,  
Qui ne comprends pas qu'on voulait  
T'attraper... ah ! fi ! que c'est laid !  
Pour me punir, mon petit homme,  
Je vais t'en donner, de ma pomme. »

Et l'éclair de son ongle luit,  
Qui se perd dans la peau du fruit.

On était au temps des cerises,  
Et justement l'effort des brises,  
Qui soufflait dans les cerisiers,  
En fit tomber une à leurs pieds !

Malheureuse ! que vas-tu faire ?  
Crie Adam, rouge de colère,

Qui soudain à tout deviné,  
 Veut se saisir du fruit damné,  
 Mais l'homme avait trouvé son maître.  
 « Je serai seule à la commettre »  
 Dit Eve en éloignant ses bras,  
 Si hautaine... qu'il n'osa pas.

Puis très tranquillement, sans fièvres,  
 Eve met le fruit sur ses lèvres,  
 Eve le mange avec ses dents.

L'homme baissa ses yeux ardents  
 Et de ses mains voila sa face.

« Moi, que voulez-vous que j'y fasse ?  
 Dit Eve ; c'est mon bon plaisir ;  
 Je n'écoute que mon désir  
 Et je le contente sur l'heure.  
 Mieux que vous... qu'a-t-il donc ? il pleure !  
 En voulez-vous ?

Non, et pourquoi ?

Vous voyez, j'en mange bien, moi.  
 D'ailleurs, songez qu'après ma faute  
 Nous ne vivrons plus côte à côte,  
 On va nous séparer... c'est sûr,  
 On me l'a dit, par un grand mur.  
 En voulez-vous ?

Lui, tout en larmes,  
 S'entonnait, songeant à ses charmes,

Dans le royaume de Sa voix.  
Enfin, pour la dernière fois  
Prenant sa tête qu'Eve couche,  
En veux-tu, dis ? ouvre ta bouche.

Et c'est ainsi qu'Adam mangea  
A peu près tout, Eve déjà  
N'en ayant pris qu'une bouchée ;  
Mais Eve eût été bien fâchée  
Du contraire, pour l'avenir.  
Il a besoin de devenir  
Dieu, bien plus que moi, pensait-Elle.

Quand l'homme nous l'eût baillé belle,  
Tu sais ce qui lors arriva ;  
Le pauvre Adam se retrouva  
Plus bête qu'avant, par sa faute.  
Car s'il eût su plaidre sa côte,  
Son Eve alors n'eût point péché ;  
De plus, s'il se fut attaché  
A son Prince, du fond de l'âme,  
S'il n'eût point écouté sa femme,  
Ton cœur a déjà deviné  
Que le Seigneur eût pardonné,  
Le motif d'Eve, au fond valable,  
N'ayant pas eû pour détestable  
Suite la faute du mari.

Lequel plus tard fut bien chéri  
Et bien dorlotté par « sa chère »,

Mais quand, mécontent de la chère,  
Il disait : je suis trop bon, moi.  
Sans doute, disait Eve, toi,  
T'es-un-bon-bonhomme, sur terre  
Mais... tu n'as pas de caractère !

## LES LETTRES

Je ne veux plus lire de lettres,  
Sauf les lettres que le facteur  
Sera chargé de me remettre,  
Comme après tout on est le maître  
De lire tel ou tel auteur.

Ecoutez bien, gens de la ville :  
Montrer, avec ou sans motif,  
Lettre quelconque... est bien futile.  
Lettre toute autre est chose... utile  
Rarement portée à l'actif.

Que le Duc d'Aumale s'en foute,  
Il ne vaut pas un sous-préfet ;  
Et... si j'eusse été... sur ma route,  
Le Général... Mignonne, écoute,  
Je sais fort ce que j'aurais fait.

Ce n'est rien moins qu'une merveille,  
On le peut, sans se déranger.  
C'est le secret de ma bouteille.  
Je pourrais le dire à l'oreille  
Du beau Général Boulanger.

Vous qui devinez tout, Madame,  
Ne divulguez rien, s'il vous plaît,  
Sinon, je vous écris : infâme !  
Et si vous tirez votre lame,  
Je vous avance... mon valet.

Hé ! la ! ce que je viens de dire,  
Ma mignonne, c'était en l'air :  
On ne te voit jamais écrire.  
Moi, je chante et ne veut que rire :  
Il me semble que c'est très clair.

Je me dis avec insistance :  
Je n'attacherai plus de prix,  
Ni la plus petite importance,  
Qu'à ma propre correspondance,  
Si je me suis bien, bien compris.

Lettres laides ou Lettres belles,  
J'y suis doucement résigné,  
Je n'en lirai pas de nouvelles,  
Je ne lirai plus même celles  
De Madame de Sévigné.



---

Et si cette admirable Brune  
Me trouvait vilain garnement,  
Elle n'a, pour que j'en lise une,  
Par le facteur Rayon-de-Lune  
Qu'à me l'adresser, simplement.

## LE PEIGNE

La serviette est une servante,  
Le savon est un serviteur,  
Et l'éponge est une savante;  
Mais le peigne est un grand seigneur.

Oui, c'est un grand seigneur, Madame,  
Des plus nobles par la hauteur  
Et par la propreté de l'âme,  
Oui, le peigne est un grand seigneur !

Quoi ? l'on ose dire à voix haute  
Sale comme un... Du fond du cœur  
Que l'on réponde ! à qui la faute ?  
Mais le peigne est un grand seigneur !

Oui, s'il n'est pas propre, le peigne,  
A qui la faute ? à son auteur ?  
N'est-ce pas plutôt à la teigne !  
Car... le peigne est un grand seigneur.

La faute, elle est à qui le laisse  
S'épanouir dans sa hideur.  
C'est la faute...à notre paresse.  
Lui, le peigne est un grand seigneur.

Oui, notre main est sa vassale,  
Et s'il est sale, par malheur,  
Il se f...iche un peu d'être sale,  
Car le peigne est un grand seigneur.

Il ne veut nettoyer la tête,  
Que si la main de son brossueur  
Lui fait les dents, je le répète,  
Oui le peigne est un grand seigneur.

Oui, c'est un grand seigneur, le peigne,  
Sans être rogue ou persifleur,  
Sa devise serait : « ne daigne »  
Car le peigne est un grand seigneur.

Grand seigneur son dédain nous cingle,  
Porteur d'épée, il est railleur,  
Or, cette épée est une épingle,  
Si le peigne est un grand seigneur.

Cette épingle, adroite et gentille,  
Le rend propre comme une fleur,  
Aux doigts de la petite fille  
Dont le peigne est un grand seigneur.

Donc que je dise ou que tu dises  
Qu'il est sale, mon beau parleur,  
Il laisse tomber les bêtises,  
Car le peigne est un grand seigneur.

Pour moi, je ne veux pas le dire :  
Cela manquerait... de saveur,  
Et puis cela ferait sourire ;  
Non..., le peigne est un grand seigneur.

Sur vos dents fines et sans crasse,  
Chaque matin j'ai cet honneur,  
Mon beau peigne, je vous embrasse,  
Et je suis votre serviteur.

## LA ROBE

Vous portez une robe grise,  
M'a dit Suzanne l'autre jour ;  
Or, vous aurai-je bien comprise ?  
Ça veut-il dire qu'elle est grise,  
Qu'elle est toute grise d'amour ?

Qu'elle est grise comme la mine  
De mes lettres dont le contour  
S'éveille sous la plombagine  
Qui trace en gris, pour Valentine,  
Sur le papier mes vers d'amour.

Car cette robe si charmante,  
A moins que, par un gueux de tour,  
Ma mémoire ici ne me mente,  
De nœuds de couleur s'agrémente,  
Comme tous mes billets d'amour.

Je sais que, fière et délicate,  
Comme une Reine pour sa cour,  
La femme très femme, et très... chatte,  
Ne peut remuer une patte  
Sans quelque'intention d'amour.

L'intention ne se dérobe,  
Dans son capricieux détour,  
Qu'aux sots, peu nombreux sur le globe:  
Ma poésie et votre robe  
Sont toutes deux grises d'amour.

## LES CARTES

C'était en octobre un dimanche,  
Je revenais de déjeuner ;  
Vous jouiez au lit, toute blanche,  
Vos cartes dans votre main... franche,  
Qui commence à les retourner.

Vous faisiez une réussite ;  
Est-ce pour voir si je t'aimais ?  
Est-ce la grande, ou la petite ?...  
Vous avez dit haut, pas très vite :  
« Les cartes ne mentent jamais ».

Au fait, pourquoi mentiraient-elles ?  
Elles n'ont aucune raison,  
Vous me faisiez des peurs mortelles,  
Et... fixant sur moi vos prunelles :  
« Une femme dans la maison. »



C'était vrai de vrai, tout de même !  
Je ne dis rien et me tins coi.  
Mais je dus paraître... un peu blème.  
C'était une femme que j'aime,  
Je ne veux pas dire pourquoi.  
Nous avons à Paris, Madame,  
Tant de femmes dans les maisons !

## LA COUR

Je connais, Madame, un bonhomme  
Qui serait bien mal à la Cour.  
Je ne sais comment il se nomme,  
Sa femme n'est pas laide, en somme,  
Non..., elle est très digne d'amour.

Elle a de l'œil et de la taille,  
Un petit soulier de satin.  
C'est une blonde, toute en paille.  
Mais, voyez, Madame, elle bâille  
Dès les onze heures du matin.

L'hiver, sa servante auprès d'elle,  
Elle garde le coin du feu,  
Demandant s'il vente ou s'il gèle ;  
Quelquefois un bout de querelle  
Avec son chéri, c'est fort peu.

Au mois de Juin, pour la distraire,  
Celui-ci la mène à la mer,  
Mais son fauteuil est solitaire;  
Surtout, pas de célibataire ;  
Car ces messieurs vous ont un air...

Les français, coureurs d'aventures,  
Les gaulois aux propos soignés,  
Les amis de toutes natures,  
Et les cousins, même en peintures,  
Sont soigneusement éloignés.

C'est pour des voisines posées,  
Ou le regard des inconnus,  
Que ses robes se sont usées ;  
Pas de romans, ni de musée,  
Où l'on voit des hommes tout nus.

De loin en loin, les jours de foire,  
Une soirée avec du thé,  
Une valse en robe de moire,  
Ou la loge perdue et noire,  
D'un théâtre collet monté.

Lorsque par hasard, elle cause  
Avec quelqu'un, c'est plus banal  
Que le papillon et la rose,  
C'est froid, c'est triste, quelque chose  
Comme les murs d'un tribunal.

Pourtant, elle aimerait à rire,  
A plaire, à plaisanter un brin,  
Elle est française, c'est tout dire ;  
Si son cœur a ce qu'il désire  
Son âme, elle, a bien du chagrin.

Près de la porte de sa dame  
Le Monsieur se tient de planton ;  
Qu'en espère-t-il sur mon âme ?  
A-t-il peur qu'on viole sa femme  
Comme une poupée en carton ?

Saints du Ciel, venez à leur aide  
Et qu'à l'heure où l'on fait l'amour,  
Elle lui dise froide et raide :  
Vois, ami, comme je suis laide,  
Personne ne me fait la cour.

## LE LIVRE

De vous le dire je m'empresse...  
Oh ! la fâcheuse inversion !  
D'ailleurs la seule qui paraisse  
Etre échappée à ma paresse,  
Au cours de cette édition.

Je m'empresse de vous le dire,  
Allons ! voilà qui va bien mieux !  
Je ne suis pas (faut-il l'écrire ?)  
Un poète, je suis sans lyre.  
Je crois que cela saute aux yeux.

Mais, vous m'avez dit, d'aventure,  
Un soir, « je n'aime pas les vers ».  
Or, nous revenions en voiture ;  
« Quoi ? pas même ceux de Voiture ? »  
Je vous regardai de travers.

Je trouvai la chose hardie.  
Nous traversions le carrefour,  
De l'ancienne Comédie,  
« Moi, je les aime, « quoi qu'on die »  
Presqu'autant que faire l'amour. »

La rue était silencieuse.  
Pas un soupir d'accordéon,  
Et sous vos yeux de scabieuse  
Là-bas se dressait, soucieuse,  
La façade de l'Odéon.

Vous voyez, j'ai bonne mémoire.  
Eh ! bien ! ce mot d'après dîner,  
Si j'ai composé mon grimoire,  
C'est de sa faute, et c'est histoire,  
Madame, de vous taquiner.

Et je vous le jette... à la tête ?  
Ah ! fi ! sur les bras ?... oh ! que non ?  
Dans les jambes ?... Ce serait bête.  
Ou tu le verrais à la fête  
C'est entre ton fauteuil et ton...

Qu'on se le dise au Montparnasse,  
Pays des vers estropiés,  
Et des madrigaux à la glace :  
Si je veux qu'il soit à sa place  
Je le glisserais sous vos pieds.

Toutefois, du fond de ton siège  
Reçois-le comme un compliment  
« A la française »... qu'on abrège  
Si l'on entend : « est-ce qu'il neige ? »  
Ou si l'on vous dit : « c'est charmant ».



## CRU

C'est vrai, je suis épileptique,  
Je peux tomber trois fois par jour  
D'une fenêtre, d'un portique,  
Et d'une cloche de l'Amour.

Mais... quel est cet air de reproche?  
Ça ne fait que trois ? j'ai péché  
Et d'un joli quartier de roche,  
Où j'étais doucement niché.

Je tombe, tombe, tombe, tombe,  
Ça fait bien quatre cette fois,  
Si j'étais un mort dans sa tombe,  
J'en tomberais... sur tous les toits.

C'est du moins ce que j'entends dire,  
Et qu'un petit bruit, dans un coin,  
A jadis tenté d'introduire  
En ton délicieux Bourgoïn.

La chose, hélas ! n'est pas nouvelle,  
Et tous, des facteurs aux abbés,  
Ont des potins dans leur cervelle ;  
Les bras ne m'en sont pas tombés.

Ils sont là, non loin de ma bouche,  
Je vous le dis sans embarras ;  
Je souffre un peu si l'on y touche,  
Surtout avec des doigts trop gras.

Ça n'a pas troublé ma pensée.

## LES BAISERS

Sonnez, sonnez haut sur la joue,  
Baisers de la franche amitié,  
Comme un fils de neuf ans qui joue,  
Petit tapageur sans pitié.

Baiser du respect qui s'imprime  
A la porte du cœur humain,  
Comme avec l'aile d'une rime,  
Effleurez à peine la main ;

Baiser d'affection armée,  
De la mère au cœur noble et fier  
Sur le front de la tête aimée,  
Vibrez mieux que le bruit du fer.

Baiser d'affection aînée,  
Ou de mère, le jour des prix,  
Sur chaque tête couronnée  
Laissez-vous tomber, sans mépris.

Baisers d'affections voisines,  
Voltigez du rire joyeux  
Des sœurs ou des jeunes cousines  
Sur le nez, la bouche ou les yeux ;

Baiser plus doux que des paroles,  
Baiser des communes douleurs,  
Ferme en soupirant les corolles  
Des yeux d'où s'échappent les pleurs :

Baiser de la passion folle,  
Baise la trace de ses pas,  
Réellement, sans hyperbole,  
Pour montrer que tu ne mens pas.

Baise un bas ourlet de sa robe,  
L'éventail quitté par ses doigts,  
Et si tout objet se dérobe,  
Feins dans l'air de baiser sa voix ;

Et si l'on garde le silence,  
Tu dois t'en aller, c'est plus sûr ;  
Mais avant ton aile s'élance  
Et tu t'appliques sur son mur.

Reviens plus joyeux que la veille,  
Mouille son ongle musical,  
Les bords riants de son oreille.  
Que le monde te soit égal !

---

Baiser du désir qui veut mordre,  
Pose-toi derrière le cou,  
Dans la nuque où l'on voit se tordre  
Une mèche qui te rend fou.

Sur sa bouche et sur sa promesse,  
Profond et pur comme le jour,  
Plus long qu'un prêtre à la grand'messe,  
Oubliez-vous, Baiser d'amour.

## LE BAISER

N'êtes-vous pas toute petite  
Dans votre vaste appartement,  
Où comme un oiseau qui palpite  
Voltige votre pied normand ?

N'est-elle pas toute mignonne,  
Blanche dans l'ombre où tu souris,  
Votre taille qui s'abandonne,  
Parisienne de Paris ?

N'est-il pas à Vous, pleine d'âme,  
Franc comme on doit l'être, à l'excès,  
Votre cœur d'adorable femme,  
Nu, comme votre corps français ?

Ne sont-ils pas à Vous si fière,  
Les neiges sous la nuit qui dort  
Dans leur silence et leur lumière,  
Vos magnifiques seins du nord ?

N'est-il pas doux, à Vous sans haine,  
Frémissante aux bruits de l'airain,  
Votre ventre d'Européenne,  
Oui votre ventre européen ;

N'est-elle pas semblable au Monde,  
Pareille au globe entouré d'air,  
Ta croupe terrestre aussi ronde  
Que la montagne et que la mer ?

N'est-il pas infini le rôle  
De bonheur pur comme le sel,  
Dans ta matrice interastrale  
Sous ton baiser universel.

Et par la foi qui me fait vivre  
Dans ton parfum et dans ton jour,  
N'entre-t-elle pas mon âme ivre  
En plein, au plein de ton amour ?

## LE BAISER

Comme une ville qui s'allume  
Et que le vent achève d'embraser,  
Tout mon cœur brûle et se consume,  
J'ai soif, oh ! j'ai soif d'un baiser.

Baiser de la bouche et des lèvres  
Où notre amour vient se poser,  
Plein de délices et de fièvres,  
Ah ! j'ai soif, j'ai soif d'un baiser !

Baiser multiplié que l'homme  
Ne pourra jamais épuiser,  
O toi, que tout mon être nomme,  
J'ai soif, oui, j'ai soif d'un baiser.

Fruit doux où la lèvre s'amuse,  
Beau fruit qui rit de s'écraser,  
Qu'il se donne ou qu'il se refuse,  
Je veux vivre pour ce baiser.



Baiser d'amour qui règne et sonne  
Au cœur battant à se briser,  
Qu'il se refuse ou qu'il se donne,  
Je veux mourir de ce baiser.

## LE BAISER

« Tout fait l'amour » Et moi, j'ajoute,  
Lorsque tu dis « tout fait l'amour » :  
Même le pas avec la route,  
La baguette avec le tambour.

Même le doigt avec la bague,  
Même la rime et la raison,  
Même le vent avec la vague,  
Le regard avec l'horizon.

Même le rire avec la bouche,  
Même l'osier et le couteau,  
Même le corps avec la couche,  
Et l'enclume sous le marteau.

Même le fil avec la toile,  
Même la terre avec le ver,  
Le bâtiment avec l'étoile,  
Et le soleil avec la mer.

Comme la fleur et comme l'arbre,  
Même la cédille et le ç,  
Même l'épithaphe et le marbre,  
La mémoire avec le passé.

La molécule avec l'atome,  
La chaleur et le mouvement,  
L'un des deux avec l'autre tome,  
Fut-il détruit complètement.

Un anneau même avec sa chaîne,  
Quand il en serait détaché,  
Tout enfin, excepté la Haine,  
Et le cœur qu'Elle a débauché.

Oui, tout fait l'amour sous les ailes  
De l'Amour, comme en son Palais,  
Même les tours des citadelles  
Avec la grêle des boulets.

Même les cordes de la harpe  
Avec la phalange du doigt,  
Même le bras avec l'écharpe,  
Et la colonne avec le toit.

Le coup d'ongle ou le coup de griffe,  
Tout enfin tout dans l'univers,  
Excepté la joue et la gifle  
Car... dans ce cas l'est à l'envers.

## L'AGONISANT

Ce doit être bon de mourir,  
D'expirer, oui, de rendre l'âme,  
De voir enfin les cieux s'ouvrir ;  
Oui, bon de rejeter sa flamme  
Hors d'un corps las qui va pourrir,  
Oui, ce doit être bon, Madame,  
Ce doit être bon de mourir !

Bon, comme de faire l'amour,  
L'amour avec vous, ma Mignonne,  
Oui, la nuit, au lever du jour,  
Avec ton âme qui rayonne,  
Ton corps royal comme une cour ;  
Ce doit être bon, ma Mignonne,  
Oui, comme de faire l'amour ;

Bon, comme alors que bat mon cœur,  
Pareil au tambour qui défile,  
Un tambour qui revient vainqueur,  
D'arracher le voile inutile  
Que retenait ton doigt moqueur,  
De t'emporter comme une ville  
Sous le feu roulant de mon cœur ;

De faire s'étendre ton corps,  
Dont le soupirail s'entre-baille,  
Dans de délicieux efforts,  
Ainsi qu'une rose défaille  
Et va se fondre en parfums forts,  
Et doux, comme un beau feu de paille ;  
De faire s'étendre ton corps ;

De faire ton âme jouir,  
Ton âme aussi belle à connaître,  
Que tout ton corps à découvrir ;  
De regarder par la fenêtre  
De tes yeux ton amour fleurir,  
Fleurir dans le fond de ton être  
De faire ton âme jouir ;

D'être à deux une seule fleur,  
Fleur hermaphrodite, homme et femme,  
De sentir le pistil en pleur,  
Sous l'étamine toute en flamme,  
Oui d'être à deux comme une fleur,  
Une grande fleur qui se pâme,  
Qui se pâme dans la chaleur.

Oui, bon, comme de voir tes yeux  
Humides des pleurs de l'ivresse,  
Quand le double jeu sérieux  
Des langues que la bouche presse,

Fait se révolter jusqu'aux cieux,  
Dans l'appétit de la caresse,  
Les deux prunelles de tes yeux ;

De jouir des mots que ta voix  
Me lance, comme des flammèches,  
Qui me brûlant comme tes doigts,  
M'entrent au cœur comme des flèches,  
Tandis que tu mêles ta voix  
Dans mon oreille que tu lèches,  
A ton souffle chaud que je bois ;

Comme de mordre tes cheveux,  
Ta toison brune qui ruisselle,  
Où s'étalent les flancs nerveux,  
Et d'empoigner les poils de celle  
La plus secrète que je veux,  
Avec les poils de ton aisselle,  
Mordiller comme tes cheveux ;

D'étreindre délicatement  
Tes flancs nus comme pour des luttes,  
D'entendre ton gémissement  
Rieur comme ce chant des flûtes,  
Auquel un léger grincement  
Des dents se mêle par minutes,  
D'étreindre délicatement,

De presser ta croupe en fureur  
Sous le désir qui la cravache  
Comme une jument d'empereur,  
Tes seins où ma tête se cache  
Dans la délicieuse horreur  
Des cris que je... que je t'arrache  
Du fond de ta gorge en fureur ;

Ce doit être bon de mourir,  
Puisque faire ce que l'on nomme  
L'amour, impérieux plaisir  
De la femme mêlée à l'homme,  
C'est doux à l'instant de jouir,  
C'est bon, dis-tu, c'est bon... oui... comme,  
Comme si l'on allait mourir ?

## AMOUR

Je ne crains pas les coups du sort,  
Je ne crains rien, ni les supplices,  
Ni la dent du serpent qui mord,  
Ni le poison dans les calices,  
Ni les voleurs qui fuient le jour,  
Ni les sbires ni leurs complices,  
Si je suis avec mon Amour.

Je me ris du bras le plus fort,  
Je me moque bien des malices  
De la haine en fleur qui se tord,  
Plus caressante que les lices ;  
Je pourrais faire mes délices  
De la guerre au bruit du tambour,  
De l'épée aux froids artifices,

Si je suis avec mon Amour.  
Haine qui guette et chat qui dort  
N'ont point pour moi de maléfices ;  
Je regarde en face la mort,  
Les malheurs, les maux, les sévices ;



---

Je braverais, étant sans vices,  
Les rois, au milieu de leur cour,  
Les chefs, au front de leurs milices,  
Si je suis avec mon Amour.

## ENVOI

Blanche Amie aux noirs cheveux lisses,  
Nul Dieu n'est assez puissant pour  
Me dire « il faut que tu pâlisses »,  
Si je suis avec mon Amour.

## LE BAISER

Le Baiser de ton rêve est celui de l'Amour !  
Le jour, le jour se lève,  
Clairons, voici le jour !

Le Baiser de mon rêve est celui de l'Amour !  
Enfin, le jour se lève !  
Clairons, voici le jour !

La caresse royale est celle de l'Amour.  
Battez la générale,  
Battez, battez, tambour !

Car l'Amour est horrible au gouffre de son jour !  
Pour le tir à la cible  
Battez, battez, tambour.

Sa caresse est féline  
Comme le point du jour :  
Pour gravir la colline  
Battez, battez, tambour !

Sa caresse est câline  
Comme le flot du jour :  
Pour gravir la colline,  
Battez, battez, tambour.

Sa caresse est énorme  
Comme l'éclat du jour :  
Pour les rangs que l'on forme,  
Battez, battez, tambour !

Sa caresse vous touche  
Comme l'onde et le feu ;  
Pour tirer la cartouche,  
Battez, battez un peu.

Son Baiser vous enlace  
Comme l'onde et le feu :  
Pour charger la culasse,  
Battez, battez un peu.

Sa Caresse se joue  
Comme l'onde et le feu :  
Tambour, pour mettre en joue,  
Battez, battez un peu.

Sa caresse est terrible  
Comme l'onde et le feu :  
Pour le cœur trop sensible  
Battez, battez un peu.

Sa caresse est horrible,  
Comme l'onde et le feu :  
Pour ajuster la cible,  
Restez, battez un peu.

Cette Caresse efface  
Tout, sacré nom de Dieu !  
Pour viser bien en face,  
Battez, battez un peu.

Son approche vous glace  
Comme ses feux passés :  
Pour viser bien en face  
Cessez.

Car l'Amour est plus belle  
Que son plus bel amour :  
Battez pour la gamelle,  
Battez, battez tambour,

Toute horriblement belle au milieu de sa cour :  
Sonnez la boute-selle,  
Trompettes de l'Amour !

L'arme la plus habile est celle de l'Amour :  
Pour ma belle, à la ville,  
Battez, battez tambour !

Car elle est moins cruelle  
Que la clarté du jour :  
Sonnez la boute-selle,  
Trompettes de l'Amour !

L'amour est plus docile  
Que son plus tendre amour :  
Pour ma belle, à la ville,  
Battez, battez tambour.

Elle est plus difficile  
A plier que le jour :  
Pour la mauvaise ville,  
Battez, battez tambour

Nul n'est plus difficile  
A payer de retour :  
Pour la guerre civile  
Battez, battez tambour.

Le Baiser le plus large est celui de l'Amour :  
Pour l'amour et la charge,  
Battez, battez tambour.

Le Baiser le plus tendre est celui de l'Amour,  
Battez pour vous défendre,  
Battez, battez tambour.

Le Baiser le plus chaste est celui de l'Amour :  
Amis, la terre est vaste,  
En avant, le tambour.

Le Baiser le plus grave est celui de l'Amour :  
Battez, pour l'homme brave,  
Battez, battez tambour.

Le Baiser qui se fâche est celui de l'Amour :  
Battez pour l'homme lâche,  
Battez, battez tambour.

Le Baiser le plus mâle est celui de l'Amour :  
Pour le visage pâle  
Battez, battez tambour.

La Caresse en colère est celle de l'Amour :  
Car l'Amour, c'est la guerre,  
Battez, battez tambour.

Le Baiser qu'on redoute est celui de l'Amour :  
Pour écarter le doute,  
Battez, battez tambour.

L'art de jouir ensemble est celui de l'Amour :  
Or, mourir lui ressemble :  
Battez, battez tambour.

L'art de mourir ensemble est celui de l'Amour :  
Battez fort pour qui tremble,  
Battez, battez tambour.

Le Baiser le plus calme est celui de l'Amour :  
Car la paix, c'est sa palme,  
Battez, battez tambour.

La souffrance, la pire, est d'être sans l'Amour :  
Battez, pour qu'elle expire,  
Battez, battez tambour.

Le Baiser qui délivre est celui de l'Amour :  
Battez pour qui veut vivre,  
Battez, battez tambour.

La Caresse éternelle est celle de l'Amour :  
Battez, la mort est belle,  
Battez, battez tambour.

La guerre est la plus large  
Des portes de l'Amour :  
Pour l'assaut et la charge,  
Battez, battez tambour.

La porte la plus sainte est celle de la mort :  
Pour étouffer la plainte  
Battez, battez plus fort.

L'atteinte la moins grave est celle de la mort :  
L'amour est au plus brave,  
La Victoire... au plus fort !

## DERNIER MADRIGAL

Quand je mourrai, ce soir peut-être,  
Je n'ai pas de jour préféré,  
Si je voulais, je suis le maître,  
Mais... ce serait mal me connaître,  
N'importe, enfin, quand je mourrai.

Mes chers amis, qu'on me promette  
De laisser le bois... au lapin,  
Et, s'il vous plaît, qu'on ne me mette  
Pas, comme une simple allumette,  
Dans une boîte de sapin ;

Ni, comme un hareng dans sa tonne ;  
Ne me couchez pas tout du long,  
Pour le coup de fusil qui tonne,  
Dans la bière qu'on capitonne  
Sous sa couverture de plomb.



Car, je ne veux rien, je vous jure ;  
Pas de cercueil ; quant au tombeau,  
J'y ferais mauvaise figure,  
Je suis peu fait pour la sculpture,  
Je le refuse, fût-il beau.

Mon vœu jusque-là ne se hausse ;  
Ça me laisserait des remords,  
Je vous dis : ma voix n'est pas fausse,  
Je ne veux pas même la fosse,  
Où sont les lions et les morts.

Je ne suis ni puissant ni riche,  
Je ne suis rien, que le toutou  
Que le toutou de ma Niniche ;  
Je ne suis que le vieux caniche  
De tous les gens de n'importe où.

Je ne veux pas que l'on m'enferme  
Ni qu'on m'enmarbre, non, je veux,  
Tout simplement que l'on m'enterre,  
En faisant un trou... dans ma Mère,  
C'est le plus ardent de mes vœux.

Moi, l'enterrement qui m'enlève,  
C'est un enterrement d'un sou,  
Je trouve ça chic ! oui, mon rêve  
C'est de pourrir, comme une fève,  
Et maintenant, je vais dire où.

Eh ! pardieu ! c'est au cimetièrè  
Près d'un ruisseau (prononcez l'Ar),  
Du beau village de Pourrière  
De qui j'implore une prière,  
Oui, c'est bien à Pourrières, Var.

Croisez-moi les mains sous la tête,  
Qu'on laisse mon œil gauche ouvert ;  
Alors ma paix sera complète,  
Vraiment je me fais une fête  
D'être enfoui comme un pois vert.

Creusez-moi mon trou dans la terre,  
Sous la bière, au fond du caveau,  
Où tout à côté de son père,  
Dort déjà ma petite mère,  
Madame Augustine Nouveau.

Puis... comblez-moi de terre... fine,  
Sur moi, replacez le cercueil ;  
Que comme avant dorme Augustine !  
Nous dormirons bien, j'imagine,  
Fût-ce en ne dormant... que d'un œil.

Et... retournez-la sur le ventre,  
Car, il ne faut oublier rien,  
Pour qu'en son regard le mien entre,  
Nous serons deux tigres dans l'antrè  
Mais deux tigres qui s'aiment bien.

Paix au caveau ! Murez la porte !  
Je ressuscite, au dernier jour.  
Entre mes bras je prends la Morte,  
Je m'élève d'une aile forte,  
Nous montons au ciel dans l'Amour.

Un point... important... qui m'importe,  
Pour vous ça doit vous être égal,  
Je ne veux pas que l'on m'emporte  
Dans des habits d'aucune sorte,  
Fût-ce un habit de carnaval,

Pas de suaire en toile bise ...  
Tiens ! c'est presque un vers de Gautier ;  
Pas de linceul, pas de chemise,  
Puisqu'il faut que je vous le dise,  
Nu, tout nu, mais nu, tout entier.

Comme sans fourreau la rapière,  
Comme sans gant du tout la main,  
Nu comme un ver sous ma paupière,  
Et qu'on ne grave sur leur pierre,  
Qu'un nom, un mot, un seul, Germain.

Fou de corps, fou d'esprit, fou d'âme,  
De cœur, si l'on veut de cerveau,  
J'ai fait mon testament, Madame ;  
Qu'il reste entre vos mains de femme,  
Dûment signé : Germain Nouveau.



AUTRES VERS



M'apparaitrez-vous, M'amie !  
Voyez, le ciel est serein.  
Oyez, oyez le refrain  
D'un pauvre amant qui vous prie,  
D'un pauvre amant qui ne veut  
Pas vous déplaire, s'il peut.

Lorsque je vais seule lire  
Ou filer dans la forêt,  
Ma lèvre brûle et voudrait  
Baiser votre beau sourire.  
Je voudrais bien être à toi  
Et je suis toujours à moi.

Faudra-t-il mourir ! De grâce,  
Dis-moi quand je te plairai !  
Parle, et je t'obéirai,  
Que faut-il donc que je fasse ?  
Beau rossignol, hé ! là-haut !  
Chantez un peu comme il faut.

Voilà donc ce que j'emporte :  
Ton silence et mon amour,  
Et je m'enfuis, car le jour!  
Met chaque étoile à la porte :  
Je reviendrai, cependant,  
Demain, pour t'en dire autant.



## MENDIANTS

Pendant qu'hésite encor ton pas sur la prairie,  
Le pays s'est de ciel houleux enveloppé.  
Tu cèdes, l'œil levé vers la nuagerie,  
A ce doux midi blême et plein d'osier coupé.

Nous avons tant suivi le mur de mousse grise  
Qu'à la fin, à nos flancs qu'une douleur emplit,  
Non moins bon que ton sein, tiède comme l'église,  
Ce fossé s'est ouvert aussi sûr que le lit.

Dédoublement sans fin d'un typique fantôme,  
Que l'or de ta prunelle était peuplé de rois  
Est-ce moi qui riais à travers ce royaume ?  
Je tenais le martyr ayant les bras en croix.

Le fleuve au loin, le ciel en deuil, l'eau de tes lèvres,  
Immense trilogie amère aux cœurs noyés,  
Un goût m'est revenu de nos plus forts genièvres,  
Lorsque ta joue a lui, près des yeux dévoyés !

Et pourtant, oh ! pourtant, des seins de l'innocent  
Et de nos doigts, sonnante, vers notre rêve éclos  
Sur le ventre gentil comme un tambour qui chante  
Diane aux désirs, et charger aux sanglots,

De ton attifement de boucles et de ganses,  
Vieux Bébé, de tes cils essuyés simplement,  
Et de vos piétés, et de vos manigances  
Qui m'auraient bien pu rendre aussi chien que l'aman

Il ne devait rester qu'une ironie immonde,  
Une langueur des yeux détournés sans effort.  
Quel bras, impitoyable aux Echappés du monde,  
Te pousse à l'Ouest, pendant que je me sauve au Nord

Janvier 75.

## TOTO

A la fête qu'après-demain je donnerai,  
Il y aura beaucoup de monde. Toi, curé,  
J'exige que l'on vienne et le diable ait ton âme !  
S'il y aura des gens de l'Olympe ? Oui, madame,  
Quant à vous, je ne vous invite pas, Zari.  
On entrera, dès que le maître aura souri,  
A l'heure par exemple où se couchent les villes.  
A la porte on vendra des éventails des Iles  
Du temps qu'Athénasie était reine en riant.  
Un diplomate russe, un nonce d'Orient  
Viendront gris sans que l'on trouve çà regrettable.  
Le dîner, viande et fruits, écrasera la table.  
Je ne sais pas les noms de ce qu'on mangera,  
Ni quels vins couleront ni quels airs l'on jouera,  
Mais les glaces seront de Venise et des pôles.  
Des plats d'or voleront par dessus les épaules,  
Sous de fiers lustres à cent mètres du plafond  
Qui sera comme un ciel d'indulgence sans fond,

Où trembleronl des seins, des lyres et des astres.  
Des rires crouleront comme de gros désastres.  
On entendra des cris d'oiseaux dans les hauteurs ;  
Il y aura des chefs d'offices, des auteurs,  
Des voyageurs parlant comme ceux-là du conte ;  
Nag la pâle y sera répondant au vieux comte :  
« Change en or ton argent, ton or en perles, cher »...  
Et les femmes seront des anges bien en chair,  
Nourris de moëllles de boxeurs et de cervelles  
D'acrobates, disant des bêtises entre elles.  
Il y aura des gens sérieux quoiqu'en deuil,  
Quelque immense poète en un petit fauteuil,  
Et puis, sur une estrade en feutre, une féerie  
De musiciens blonds venus de Barbarie,  
En gilets frais ainsi que des pois de senteur.  
Autour de la maison, obscur comme le cœur,  
Le parc sera pompeux et la lune mignonne.  
Ah ! nous aurons aussi le monsieur dont personne  
Ne sait le petit nom ni le nom, croyez-vous,  
Et ce sera le plus délicieux de tous.  
Il y aura le diable, une humble enfant qui souffre  
Dira le reconnaître à son odeur de souffre.  
Certes il y aura l'ami qu'on croyait mort,  
Le chien qui mord et la bonne femme qui dort,  
Et plus d'un mendiant au bras de quelque dame,  
Mis avec toute la distinction de l'âme ;  
Et le musique aura tant d'influence, vrai,  
A la fête qu'après-demain je donnerai,

Que l'on croira jouir d'une mort indicible,  
Et mourir plus longtemps qu'il ne semble possible,  
Dans une sorte d'aise et de grâce, humblement.  
Quand au bal, qui sera rose admirablement,  
Il entraînera tout nous tous : danseurs sceptiques,  
Filles graves roulant des prunelles mystiques,  
Et chacune — je vous inviterai, Zari —  
Trouvera son valseur, son ange et son mari.  
Bref, tout ce monde, armé de ses plus jolis vices,  
De salle en salle ira tournant avec délices,  
Dans un vaste froufrou de cœurs et de chiffons,  
Dans mon château, mon bon vieux château des Bouffons  
Qu'avoisine une mer verte et gaie au possible,  
Suivre vers la folie une pente insensible,  
Ou vers le crime qui, ce soir-là, sera roi,  
Jusqu'à ce qu'apparaisse, après le souper froid,  
Le matin bête dans la cohue étonnée.  
Hélas ! personne à la fête que j'ai donnée.

## DOMPTEUSE

Elle vint dans Ninive énorme, où sont les fous  
Qui veillent dans les lits et dorment sur les tables,  
Et le théâtre est cendre où, les soirs ineffables,  
Elle noyait sa tête aux crins des lions doux.

Fixant sur eux des yeux charmeurs comme en des fables,  
Elle allait, éteignant leurs cris dans ses genoux,  
Calme, et trouvant l'odeur des palmes et des sables  
Au souffle de leur geule errant sur ses seins roux.

Ses cheveux fiers, sa main doucement suspendue,  
Ses robes dans leur fleur ne l'ont point défendue.  
Un jour la griffe immense et tranquille la prit.

La foule ayant fui blême, un parfum pour des âmes  
Sembla mêler, le long des promenoirs à femmes,  
Le sang de la Dompteuse aux roses de la Nuit.

G. N.

## NOTES PARISIENNES

### I

L'inconnue, c'est elle.

Madame est sortie. Sa coiffure est javanaise, sa toilette aussi, d'une simplicité ruineuse, elle ne s'en doute même pas, ni qu'elle dépense en cravates les appointements d'un chef au Finances. Et elle ne « veut mettre que deux sous » à un petit bouquet quand elle fait trois pas en levant un peu la sous-jupe, le siècle regarde.

Au « grand Louvre » elle règne, au « Printemps ». Les reines des autres pays seraient ses bonnes.

La petite Madame ; elle va ce soir, l'œuvre d'un coiffeur de Ninive, multiplier son profil dans les glaces « au bal des Victimes » Sa danse est jolie en diable. A la sortie, Jacques Cœur l'attendra sous le péristyle.



## II

« Niniche », aux boulevards, se fait suivre des cœurs à millions, de fougues péruviennes, de toquades moscovites. Les deux-mondes s'embarassent les pieds dans ses traînes. Elle rit.

Elle « s'est mise à elle ». Ses appartements sont bien un drôle de ciel. Le plafond s'effondre en fleurs idéales, de sombres paysages, qui s'éclairent vainement d'une lune [chinoise, s'épanouissent sur les écrans. Sur la mousse d'or du tapis « le chien de Périclès » a laissé des poils longs comme les cils de la gazelle.

Sa pensée habite un Mabile de rêve. Accroupie, le regard perdu, son immobilité évoque un trépied, à Cyrtha

La nuit, sous le gaz, c'est le front de glace, les joues pures comme l'argent, la lèvre assyrienne, le sourire de l'idole. Le matin : un incendie de mèches sauvages, l'ébat dans la blouse gris-d'eau, l'air caniche, la jambe nue et douce, — et l'odeur de l'oreiller où s'étouffent les mots de bonheur.

Longtemps le souvenir de sa cigarette fume dans les Cours étrangères.



### III

La princesse gagne le Bois. Sa voiture, grande, aux panneaux clairs, emporte un reflet du paysage apoplectique. Muettes sont les roues, et seul le pied des chevaux sonne lorsque l'élan rythmé pétrifie les attelages grossiers, coupe en deux des serpents de pensionnat. La livrée est bleu-de-nuit avec de grands boutons de nacre, qui sont comme des petites lunes dans l'azur. Le Crépuscule est aristocratique. Un petit rayon, attardé sous ces feuillages, allume son oreille, bijou d'or rose. Elle rend le salut au duc de la Mésopotamie, celui-là « boit du sang d'un chat noir ». Beauté sans âge, hygiène royale, et mise à jeter la honte dans le bétail des Vénus sans voiles. La voici revenir, reine des contes bleus, vue au pâle incendie de la nuit d'été. En janvier, c'est le Théâtre, trois mille archets sourds ainsi qu'un bourdonnement d'âmes, un village de l'Illyrie au fond de la scène, et le rebord des hautes loges, combles, comme garni de têtes de décapités. Elle lit les nouveautés les moins vieilles : « qui me rendra la fumée du brasier, le joyeux matin de Navassart. » Les mains « frêles

comme des fleurs»; pourtant de son coup de poing, Jean, sous sa livrée d'Elbœuf, garde, autant que l'épaule, l'âme meurtrie. Elle cravache ses amants, Baden-Baden : elle est toujours un peu par là. Il y a aussi la Provence d'hiver, le ciel de lapis-lazuli, la promenade sur les mornes, et le château dans les rochers, où elle descend le perron, à l'encontre de Mademoiselle de Grignan qui remonte, la main à la rampe, un peu affaissée. Elle est née au bord du Volga, à moins que la Suède ne la revendique, où que la Grèce ne réclame. Elle chante en pali, mâche de l'aneth, et ne s'empoisonne pas avec de la décoction de laurier-rose, Elle se grise avec du vin de Babel. Détail sacré : jusqu'à mi-jambe, les chaussures gris-perles sur le bas de marbre, montent. Puis, comme on est un peu grasse, oh ! sur les deux côtés, l'empeigne légèrement avachi.

## IV

Mais n'entends-je pas un monarque roussi, à la peau historiée, proposer à l'ex-connaissance d'un maçon de Montrouge, débarquée à peine dans l'île :

Toi vouloir, dis, être la femme ? moi donner palais de roseaux, et payer de kaolin et ustensiles d'arêtes de poisson. Moi porter toi sur les épaules et toi croiser les pieds dans le dos. Toi caresser moi, du bout de l'ongle, entre les deux sourcils. Et toi être la Reine à eux. Eux faire la prière en regardant le ventre à toi, s'élargissant comme la lune en travail à la fête d'automne.

« Sire, bas les pattes ».

G. N.

## LA BALLADE DU MÉCHANT POÈTE

Beaux limousins, Gascons et Bordelais,  
Hordes du Nord et du Midi Bataves,  
Tous Allemands, Espagnols et Français,  
Bohémiens, peuples libres, esclaves,  
O vous les blonds et blancs comme des raves,  
Et vous les bruns noirs comme des navets,  
C'est moi qui suis le poète aux yeux caves.  
Pitié, pitié pour mes vers polonais !

Mon père était un loup dans les forêts,  
Ma mère fut une chienne aux crins flaves  
Et j'ai grandi dans les joncs des marais.  
Telle, aux lueurs des tristes rats-de-caves,  
Va la sorcière, aux viscosités haves,  
Telle une Muse, avec ses yeux mauvais,  
M'a déniché dans un vieux tas d'épaves.  
Pitié, pitié, pour mes vers polonais.

Je n'ai gardé que mon luth polonais,  
Et que ma voix nazillarde, aux tons graves,  
Mon feutre à plume, et je vais, et je vais  
De cour en cour où sont les portiers graves.

Servantes sont quelquefois les plus braves  
Pour nous jeter beaux sous luisants, mais les  
Chiens sont hargneux aux portes des conclaves.  
Pitié, pitié pour mes vers polonais.

## ENVOI

A mon ami d'Angleterre, qu'on nomme  
Verlaine Paul, ou Paul Verlaine, comme  
On voudra, j'ai dédié ceci, mais :  
Pitié, pitié pour mes vers polonais.

JEAN RICHPIN.

(*La chanson des gueux*)

Pour copie conforme :

G. NOUVEAU.

A ma sœur Laurence.

Je t'aime parce que tu m'aimes, sœur gentille,  
Parce que dans ce monde où je me sens errer,  
Je n'ai que toi pour bien et pour toute famille,  
Et parce que je n'ai que ton sein où pleurer.

Je t'aime parce que notre si bonne mère,  
De sa tombe où sur nous son regard veille encor,  
M'a fait de bien t'aimer une loi qui m'est chère,  
Et que ton amour seul de jour en jour plus fort  
Mêle quelque douceur au regret de sa mort.

Je t'aimerai toujours pour que tu sois heureuse,  
Et si nous le pouvons dans un commun accord,  
Nous braverons les vents et la mer orageuse ;  
Ensemble nous viendrons voguer au même bord,  
Et nous nous trouverons ensemble dans le port.

## LES TROIS ÉPINGLES

Paul est, offerte par Hécate,  
L'épingle d'ivoire enchanté  
De qui la tête délicate  
Reluit, piquée à la cravate  
De la belle Fatalité.

Et vous, vous êtes, Delahaye,  
Dardant l'éclair de vos vingt ans,  
Pareil aux roses de la haie,  
Celle à tête d'or, qu'on sait vraie,  
Sur la chemise du Printemps.

Mais moi, qu'on vend à la douzaine  
Pour vingt sols, j'en fais les aveux,  
Humble épingle à tête d'ébène,  
Je ne verrai finir ma peine  
Que plantée haut dans Ses cheveux.

(Ecrit en 1877 ou 78).

## CIELS

Le Ciel a de jeunes pâturages  
Tendres, vers un palais triste et vermeil :  
Un Essaim d'Heures sauvages  
Guide Pasiphaé, petite fille du Soleil.

Des troupeaux silencieux du ciel,  
Un nuage, un doux taureau s'écume,  
Se détache, avec le souci réel  
Du Baiser qui l'arrose et la parfume.

Et ces neiges, fraîcheur et ferveur,  
Au ciel des étreintes fatales,  
S'unissent, ô Douleur !  
Le taureau roule sur la prairie idéale.

La Passion plus doucement encore a lui.  
Sous le Baiser qui les parfume et les arrose,  
Ils s'absorbent au ciel qui les absorbe en lui.  
Reste seule la bave du Baiser, amère et rose.

Le Couchant a brûlé comme un palais.  
Et le ciel s'aveugle avec les cendres  
Qu'un Dieu noir chasse avec un balai.  
Vénus, diamant et feu, au jardin d'amour, va pendre.



## PRIÈRE

Au plus haut point de la montagne la plus pure,  
Au plus beau jour de nos époques favorites  
Où le désert se fleurissait de nouveaux rites,  
A l'heure d'or la plus sévère à la nature ;

Blanche et les flancs pressés d'une longue ceinture,  
Debout dans l'idéal concert de ses mérites,  
La plus sainte et la plus charmante des ermites  
Lève au ciel ses bras nus dans leurs manches de bure.

Son visage d'un feu tranquille et blanc rayonne  
Comme une neige ou comme un linge où l'astre donne,  
Son cœur allumé s'ouvre au céleste conseil !

Et les plaines, à ces sauvages pieds d'yeuses.  
Sont un cirque apaisé de bêtes précieuses :  
Les yeux de Jésus-Christ s'ouvrent dans le soleil.

## LES YEUX

Les veilleuses dont notre nuit est parfumée  
Sont des sœurs dont les longs regards sont des secrets,  
Et les yeux de nacre et de perle des coffrets  
Nous pénètrent, et sur la basse cheminée,

Le miroir où ta beauté nue est confirmée  
Répète ces regards et ces yeux indiscrets,  
Qui troublants comme les feux pâles d'un marais,  
Hantent le cœur du doux poète et de l' Aimée.

O ces yeux, tous ces yeux, dans le calme aromal  
De l'amour, sont d'autant plus tendres qu'ils font mal  
Et notre âme connaît des terreurs, pourtant pures.

Mais quand l'aube s'abat sur nos chastes volets,  
La fenêtre a deux yeux bleus et vides, si laids  
Que nous tirons sur nous toutes les couvertures.

G. N. L. F.

Une petite avec des flûtes dans la voix  
Qui riait et qui pour les graves sœurs d'Ursule  
Était le rayon fol à travers la cellule.  
Pour la beauté c'était bien l' « Ange », pas de ceux  
Qui traversent le rêve épais des amoureux,  
Mais de ceux que l'Esprit mêle au divin cortège ;  
Pour l'âme, un lait, et pour l'innocente, une neige !  
Toute l'année, en cette âme, c'était Noël.  
Son front charmant semblait pétri d'un peu de ciel,  
Comme nos tristes cœurs le sont d'un peu de fange.  
Elle étonnait ! Je l'ai déjà dit, c'était l' « Ange »,  
Et sa tête aurait pu voler au paradis,  
Quand, par hasard, de ses grands cols blancs tout unis  
Les coins se retroussaient avec des façons d'ailes !  
Après cela, la plus riche des demoiselles,  
La fille d'un monsieur qui, comme on a pignon  
Sur rue, avait, lui, droit de servage, un grand nom,  
Et de l'or tant que nul creuset ne l'évapore.  
Elle était la puissance énorme qui s'ignore,  
Elle ne savait pas que ses yeux étaient beaux ;  
Mais elle eût été reine aussi dans des sabots !  
Adorable ! mais quel homme à moins d'être impie  
(Allez, c'est bien le mot !) l'eût mêlée à sa vie,

Assez fou pour la rendre à notre air étouffant ;  
Amour seul eût été digne de cet enfant,  
Si les meilleurs baisers n'étaient pas des morsures,  
Si les lèvres n'avaient la forme des blessures.  
Aucun nuage impur dans ses chastes yeux gris !  
Elle ne rêvait pas des hommes de Paris,  
Ni de ses fêtes, ni diamants et dentelles  
Qui font les yeux plus fous pour les femmes plus belles  
Nul héros des affreux romans que nous faisons,  
Quand nous avons bu, nul ne hante ces maisons.  
Son Idéal ? elle eût répondu : Télémaque.  
Toute l'année, au fond de ce cœur, c'était Pâque.

## I

Autour de la jeune Eglise,  
Par les prés et les clôtures  
Et les vieilles routes pures,  
La nuit comme une eau s'épuise.

## II

C'est l'aube toute divine  
Et la plage violette,  
Avec des voiles en fête  
Au ciel tel qu'une marine.

## III

Guerre et semaille, avalanche  
De nos thèmes et nos mythes,  
Par les labours sans limites  
Sommeillent pour les revanches.

## IV

Mais le sang petit et pâle  
Que l'aurore a dans les veines,  
O Seigneur ! est-ce nos peines  
Ou votre pitié fatale ?

## V

Nos vœux des vôtres sont frères,  
Vous tous dont le cœur murmure  
Depuis l'ancienne aventure :  
Montez, Aubes et Colère !

Mon cœur stupide, étant bouché comme une gourde  
Où les vins de l'amour, des siècles, dormiront :  
Vous avez pris dans vos deux mains ma tête lourde  
Et vous m'avez baisé doucement sur le front.

Et j'ai senti, sous les délices d'un baptême  
Mystérieux, mes yeux orageux s'apaiser ;  
Le jardin s'éteignait, et sur le chrysanthème  
Ce rappel d'un oiseau sonna comme un baiser !

Vous m'aimâtes, ainsi qu'une Mère jalouse,  
Portant le baume pur à mon mal remuant ;  
Mais quand j'ai regardé vos yeux, j'ai vu l'Épouse  
Qui souriait, dans leur miroir insinuant.

Votre sein m'a bercé comme un héros indigne,  
Et depuis l'heure au ciel qui m'a fait vous aimant,  
Un Désir solitaire et pâle comme un cygne  
Sur un fleuve en moi nage avec enchantement.

## SAINTES FEMMES

Quelle étoile nous vit donc naître, nous qui sommes  
Les voleuses de vos cœurs charmants, Enfants-rois ?  
C'est nous qui vous faisons la cour, o jeunes hommes,  
Et vos légèretés nous sont d'atroces croix.

En nous rien des yeux verts de l'amante fatale  
Par sa jupe épandue en mare de sang noir.  
Rien des beautés faisant que le désir détale  
Devant leurs cœurs repus de vaches au dormir.

Mais nous nous déclarons d'avance les sujettes  
De votre règne aimable ou non, sans nul souci  
Que celui d'approcher vos mains ; sommes-nous bêtes  
De vous bercer, de vous enorgueillir ainsi !

Pour atteindre aux baisers graves de votre bouche,  
Il nous plait de braver, dans votre embrassement,  
Jusques à toi, Baiser déchirant, et toi couche  
Où le sang violé s'éperle obscurément.



Mais quand nous vous tenons, Cœurs trop pleins de silences  
Nous ne savons, pleurant à vos torts expiés,  
Que faire du tissu de vos obédiences  
Un tapis pour la plante exquise de nos pieds

Aussi trop tôt, mon Dieu ! redoutant quelque fraude,  
Comme un chien, autour des pacages timorés,  
Notre âme tristement s'en va tourner et rôde  
A la porte par où vous nous êtes entrés.

Bien qu'offrant à vos nuits ce qu'il faut à ces luttes  
Où s'exerce le cœur irritable, âcreté  
Des Baisers, et soupirs rieurs comme des flûtes,  
Et ventre glorieux de sa stérilité,

Nous vous pardons, malgré nos deux mains maternelles,  
Mais vous n'emportez pas, pour vos futurs exils,  
L'orgueil d'avoir éteint nos fécondes prunelles  
Et bu notre âme humide aux pointes de nos cils.

Donc, homme, errant de créature en créature,  
Tu viens et tu t'en vas, sans comprendre beaucoup  
Tout ce que nous mettons de céleste imposture  
A te sourire avec deux longs bras à ton cou.

Du reste nous savons l'oubli des Récompenses  
Et que l'Amour au fond n'est qu'un divin Ennui.  
Puis notre cœur est plus plein que tu ne le penses,  
Car une fois au point dans la première nuit,

Lorsque, le sang fouetté d'une crainte immortelle,  
Les yeux injectés d'or dans un coucher de feu,  
Nos doigts laissent fuir nos pantalons de dentelle,  
Votre sourire est plein d'infinis, il est Dieu.

Après tout, nous ferons des morts saintes, cilice  
Sous l'épaule, allongeant nos deux mains sur le drap,  
Quand nous avalerons l'hostie avec délice,  
Notre amour pour un Autre alors s'élargira ;

Car nous croyons à tes beautés spirituelles,  
O Jésus, et que seul tu donnes sans rancœurs  
Le dernier mot des sens aux Immatérielles,  
toi l'Eternel, toi le plus riche Amant des Cœurs !

## A MADAME VEUVE VERLAINE

Vous étiez gaie, on dit très bien, comme un pinson,  
Vous étiez vive, on dit aussi, comme la poudre ;  
Et votre voix, avec les éclats de la foudre,  
Avait l'accent léger d'une jeune chanson !

Oui, gaie et vive, ainsi qu'un soldat fier garçon  
Qui va danser au bal, la veille d'en découdre,  
Et... française, pareille au grondement des foudres,  
D'une tempétueuse et charmante façon.

Veuve de militaire et mère de poète,  
Il vous restait du bruit des armes et des vers  
Quelque chose de haut et de fier dans la tête !

Que vos mânes légers soient des drapeaux couverts  
Et que votre tombeau, paré comme une fête,  
Mêle aux roses du Pinde autant de lauriers verts.

## SONNETS

### I

#### MUSULMANES

A Camille de Sainte-Croix.

Vous cachez vos cheveux, la toison impudique,  
Vous cachez vos sourcils, ces moustaches des yeux,  
Et vous cachez vos yeux, ces globes soucieux,  
Miroirs pleins d'ombre où reste une image sadique;

L'oreille ourlée ainsi qu'un gouffre, la mimique  
Des lèvres, leur blessure écarlate, les creux  
De la joue et la langue au bout rose et joyeux,  
Vous les cachez, et vous cachez le nez unique !

Votre voile vous garde ainsi qu'une maison  
Et la maison vous garde ainsi qu'une prison ;  
Je vous comprends : l'Amour aime une immense scène

Frère, n'est-ce pas là la femme que tu veux :  
Complètement pudique, absolument obscène,  
Des racines des pieds aux pointes des cheveux ?

## II

### SMALA

Le soleil verse aux toits des chambres mal fermées  
Ses urnes enflammées ;

En attendant le Kief, toutes sont là, pâmées,  
Sur les divans brodés de chimères armées ;

Annès, Nazlès, Assims, Bourbaras, Zalimées,  
En lin blanc, la prunelle et la joue allumées  
Par le fard, parfumées,  
Tirant des narghilés de légères fumées,

Ou buvant, ranimées,  
Les ongles teints, les doigts illustrés de camées,  
Dans des dés d'argent fin des liqueurs renommées,

Sur les coussins vêtus d'étoffes imprimées,  
Dans des poses d'almées,  
Voluptueusement fument les bien-aimées.

## MEMORARE

Souvenez-Vous, Vierge Marie :  
On dit que nul ne s'est perdu  
De tous ceux dont la voix Vous prie,  
Au milieu des flots en furie ;  
Chacun est sûr d'être entendu.

Mère de notre Divin Maître,  
Souviens-Toi : le Dieu de Sion  
Aime un pécheur courant se mettre,  
Quelque coupable qu'il puisse être,  
Sous ta Sainte protection ;

De Ploërmel à Mytilène,  
Sur le forum, au sein des cours,  
Dans les monts, les bois et la plaine,  
Fût-ce une âme de crimes pleine,  
Nul n'implore en vain ton secours ;

Nul, dans les soucis d'une fête,  
Dans un deuil, pressant ou pressé,  
Ne t'a murmuré sa requête,  
Sans qu'au mouvement de sa tête,  
NOTRE-SEIGNEUR l'ait exaucé.

C'est pourquoi, plein de confiance,  
Comme un lévite du saint lieu,  
Vers Votre église je m'élance...  
Je cours... mais, halte-là !... je pense  
Que j'ai beaucoup offensé Dieu.

J'ai fait à Dieu d'horribles guerres.  
Vers Vous courent impunément  
Ceux qui sont doux, comme à leurs mères,  
Mais à Vous, si je ne vaux guères,  
Je marche ainsi qu'au jugement.

Je sens mes chairs devenir blêmes ;  
Je quitte un peu de mon orgueil ;  
Mes yeux se sont baissés d'eux-mêmes,  
Aux fantômes de mes blasphèmes ;  
Je foule en tremblant votre seuil ;

J'ose à peine franchir la porte ;  
Je chancelle au passé récent  
D'ordures folles que je porte...  
Serait-ce votre voix ? « qu'il sorte ! »  
Je me retire en gémissant,



Il me semble qu'on me rappelle ;  
Je rentre, je tombe à genoux.  
Je courbe ma tête rebelle.  
Vous si pure ! ô Vierge très belle !  
Excusez-moi. Pardonnez-nous.

Ne méprisez pas la prière  
Que je balbutie à moitié ;  
Mère du Verbe de lumière,  
Du haut de votre sanctuaire,  
Daignez l'entendre avec pitié !

Que jamais plus dans sa Géhenne  
Le Diable, au pied de son autel,  
Ne nous attache avec sa chaîne.  
Préservez nos cœurs de la haine,  
Nos âmes du péché mortel.

Exaucez-nous, ô Notre-Dame !  
Nous qui vous prions pour les morts,  
Et pour le salut de notre âme  
Qui craint la plus petite flamme  
Ne pouvant brûler que le corps !

Je vois qu'aux fleurs, comme aux estampes,  
Vous préférez les cils mouillés,  
Aux chandelles, sinon aux lampes,  
Le jeûne qui pâlit les tempes,  
Et les genoux humiliés.



Je veux inscrire sur ma liste  
Celle qu'insulta mon dédain,  
La Pénitence ardente et triste,  
La même que Saint Jean-Baptiste  
A montrée aux bords du Jourdain.

Je ferai Quatre-Temps, Vigiles,  
Tout le Carême en sa rigueur ;  
Comme un chrétien des Evangiles,  
J'enchaînerai mes yeux agiles,  
Ne levant au Ciel que mon cœur.

Je m'infligerai des supplices  
Avec ma corde au nœud serré,  
Ma Discipline et mes cilices ;  
Je dois faire aussi mes délices  
Des rires que j'exciterai.

Si quelque affreux crachat qui passe  
Vient à tomber près de mes pieds,  
Ma langue en boit jusqu'à la trace :  
Ceux qui sont empreints sur Sa Face  
Seront-ils jamais expiés !

Pour que Votre Fils nous arrache  
Avec le flambeau de sa Foi  
A l'ombre où le pêcheur se cache,  
Pour que l'heure de sa  
Nous trouve rangés sous sa Loi.

## AUX SAINTS

Si, tous les matins de nos fêtes,  
Nous chantions tous avec amour  
Sur les harpes des saints prophètes  
Nos prières qui sont parfaites,  
Je ne serais pas dans la cour.

Si nous récitons nos prières  
Dans le crépuscule du soir  
Avec des lèvres régulières,  
Avant d'allumer les lumières,  
Je ne serais pas au chauffoir.

Si, les yeux remplis de beaux songes,  
Nous demandions, quand vient le jour,  
Au ciel qui voit tous nos mensonges  
L'humble foi du pêcheur d'éponges,  
Je ne serais pas dans la cour.

Et quand la lampe s'est éteinte,  
Si nous sentions sur nos lits noirs  
La caresse d'une aile sainte,  
Attendant que l'Angelus tinte,  
Je ne serais pas au dortoir.

Si l'homme s'oubliait lui-même  
Pour ses frères, comme un retour  
Des bienfaits du Seigneur qui l'aime,  
Qui le marque de son Saint-Chrême,  
Je ne serais pas dans la cour ;

Et si nous, les fous de Bicêtre,  
Nous avons fait notre devoir,  
Le devoir dicté par son prêtre,  
Nous serions au parloir peut-être,  
Ce ne serait pas ce parloir.

Sans le diable qui nous malmène,  
Nul, avec les yeux de son corps,  
N'aurait vu ma figure humaine  
Dans la cour où je me promène  
Et dans le dortoir où je dors.

Poème écrit à Bicêtre.

## EX-VOTO

A genoux sous ma voile,  
Je te salue, Etoile,  
Etoile de la mer,  
Garde-nous d'abîmer.

L'oiseau pêche en eau basse,  
On part, vive l'espace !  
Mais tout beau ! mon neveu :  
Souvent, hors de tout feu,  
Le temps trop tôt se gâte.  
Et ce fier brick démâte,  
Si la Vierge n'y luit,  
Tout périt cette nuit.

A genoux, etc..

Mais vois dans cette pièce,  
Comme à la sainte Messe,  
Ces cierges éclairés,  
Ce lit, ces traits tirés ;

Et ce groupe où l'on prie  
L'image de Marie.  
Vite, acquiesce à leur vœu,  
Bonne mère de Dieu.

A genoux, etc...

Dans notre nuit profonde,  
Voguant au gré de l'onde,  
ÉTOILE DE LA MER,

Sur les écueils du monde  
Garde-nous d'abîmer.

Notre Havre-de-Grâce,  
Garde-nous, etc...

Vierge de notre place.

Garde-nous, etc...

Tableau de notre classe,

Garde-nous, etc...

Médaille que j'embrasse,

Garde-moi, etc...

A genoux, etc...

Sous drap d'or moult accor  
Ayant sceptre en ta main,  
Au bras ton soleil fin,  
Vêtu de même sorte,

Qui couronne aussi porte,  
Aussi bien, en ce lieu,  
En ce « lieu de Porrière »,  
(Qui ne te doit pas peu),  
Douce Vierge d'un Vœu,  
Toi notre bonne Mère,  
Appuie auprès de Dieu  
Les paroles de feu  
De toute humble prière,  
En ce lieu de Porrière,  
Douce Vierge d'un Vœu.

A genoux, etc...

Toi qu'à doux sons de corde,  
Les anges, dans leurs chants,  
Nomment Dame Céans  
De par Miséricorde,  
Ah ! du moins, fais qu'ici  
Le bon Dieu nous accorde,  
Avec Paix et Concorde,  
Sa grâce, et sa merci.

A genoux, etc...

Etoile hospitalière,  
Maison du matelot,  
Vers les rades d'Hyère,  
Remets sa barque à flot ;

De Fos à Cavalaire,  
Pour les rêts d'un pêcheur,  
D'un lyon fort colère  
Modère un peu l'aigreur.

A genoux, etc...

Donne à veuve amis sages,  
Qui te prie au saint lieu ;  
A l'orphelin bons gages,  
(Qui ne soient pas un jeu ;)  
Au pauvre bons visages,  
Qui n'a logis ni feu ;  
A tous bons voisinages,  
Bonne Mère de Dieu.

A genoux, etc...

Garde-nous en voyage  
Et sur terre et sur mer ;

Garde-nous, etc...

A la course, à la nage,  
A manier le fer ;

Garde-nous, etc...

Sur mon échafaudage  
D'où Pierre est chû d'hie

Garde-nous, etc...

Sous le vent qui fait rage,  
En plein cœur de l'hiver ;

Garde-nous, etc...

Sous les feux de l'orage,  
Car j'ai peur d'un éclair ;

Garde-nous, etc...

Contre azur sans nuage  
Qui cesse d'être cher ;

Garde-nous, etc...

Sur fleuve qui ravage  
Et qui peut coûter cher ;

Garde-nous, etc...

S'il faut faire naufrage,  
Surtout de male mort :  
Et de rendu plus sage  
Conduis la voile au Port.

Louange à Notre-Père,  
(Amour à Notre-Mère),  
Et gloire à Jésus-Christ ;  
Honneur il sied de faire  
Le même au Saint-Esprit.  
Ainsi soit-il.

27 février 1912  
Pourrières (Var).



TABLE DES MATIÈRES



## TABLE DES MATIÈRES

---

PRÉFACE. . . . .	9
AVANT-PROPOS. . . . .	31
La rencontre . . . . .	34
La maxime . . . . .	37
Le portrait . . . . .	41
La statue . . . . .	46
La fée. . . . .	48
Le nom . . . . .	52
Le teint . . . . .	55
La devise . . . . .	57
La devise ( <i>suite</i> ) . . . . .	59
Le Dieu . . . . .	60
La déesse . . . . .	63
L'idéal . . . . .	70
Dangereuse. . . . .	73
Sphinx . . . . .	76
Supérieure . . . . .	79
Vilain. . . . .	82
Toute nue . . . . .	84

---

Fou . . . . .	87
Jaloux . . . . .	90
Gris . . . . .	93
Gaté . . . . .	96
Idiot . . . . .	98
Juif! . . . . .	100
Le mendiant . . . . .	105
Le refus . . . . .	108
La visite . . . . .	112
Le verre . . . . .	117
Dauphin . . . . .	120
Athée . . . . .	124
Tartarin . . . . .	127
Ignorant . . . . .	132
Marseille . . . . .	135
Le cidre . . . . .	138
Chanson . . . . .	140
La poudre . . . . .	143
L'âme . . . . .	145
Cas de divorce . . . . .	147
Les lettres . . . . .	159
Le peigne . . . . .	162
La robe . . . . .	165
Les cartes . . . . .	167
La cour . . . . .	169
Le livre . . . . .	172
Cru . . . . .	175
Les baisers . . . . .	177
Le baiser . . . . .	180
Le baiser . . . . .	182
Le baiser . . . . .	184

L'agonisant . . . . .	186
Amour. . . . .	190
Le baiser. . . . .	192
Dernier madrigal. . . . .	198

## AUTRES VERS

M'apparaîtrez-vous, M'amie ! . . . . .	205
Mendiants . . . . .	207
Toto. . . . .	209
Dompteuse . . . . .	212
Notes parisiennes. . . . .	213
La ballade du méchant poète . . . . .	218
A ma sœur Laurence . . . . .	220
Les trois épingles. . . . .	221
Ciels . . . . .	222
Prière . . . . .	223
Les yeux . . . . .	224
Une petite avec des flûtes dans la voix . . . . .	225
Autour de la jeune église . . . . .	227
Mon cœur stupide, étant bouché comme une gourde . . . . .	229
Saintes femmes . . . . .	230
A madame veuve Verlaine . . . . .	233
Musulmanes. . . . .	234
Smala . . . . .	235
Memorare . . . . .	236
Aux saints . . . . .	240
Ex voto . . . . .	242



*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le dix janvier 1922, par

**BUSSIÈRE**

▲ **SAINT-AMAND (CHER)**

pour le compte de

**A. MESSEIN**

*éditeur*

**19, QUAI SAINT-MICHEL, 19**

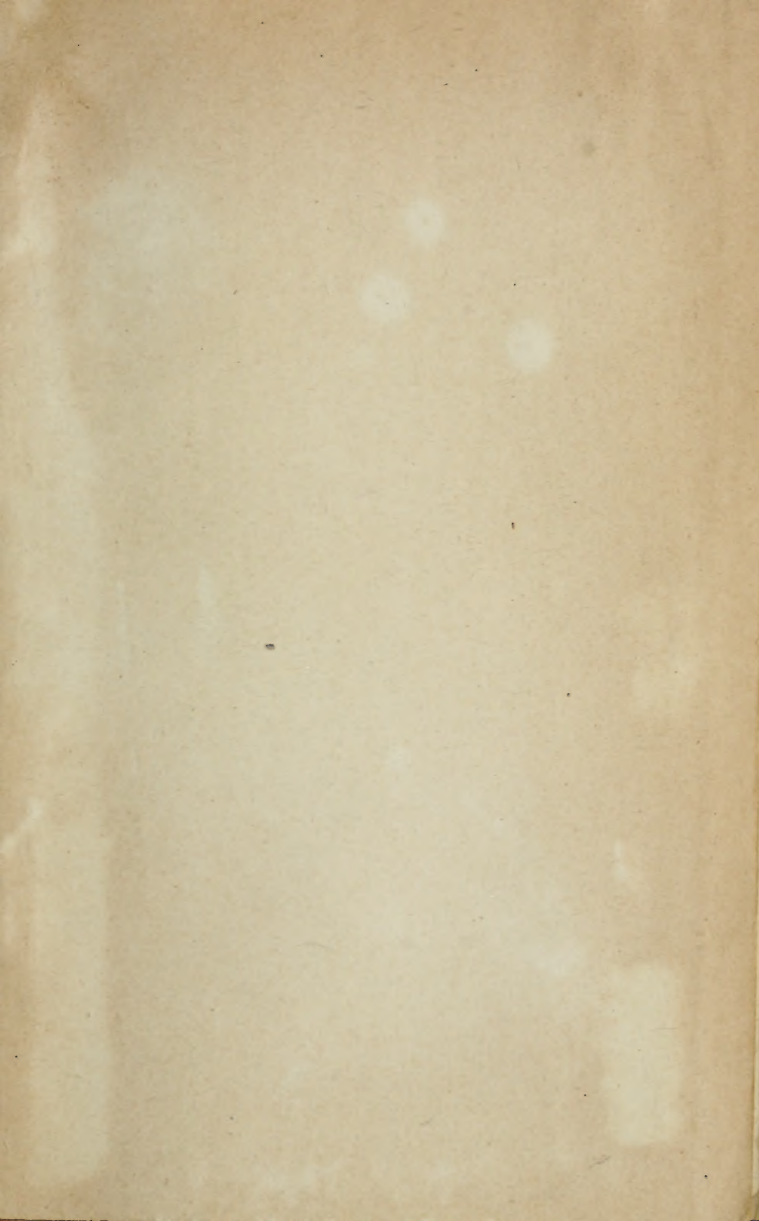
**PARIS (V<sup>e</sup>)**









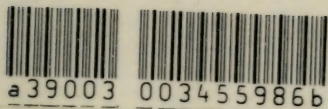


**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--

CE



CE PQ 2627

.088V3 1921

COO NOUVEAU, GER VALENTINES E

ACC# 1238618



COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C  
333 02 12 06 23 06 2

